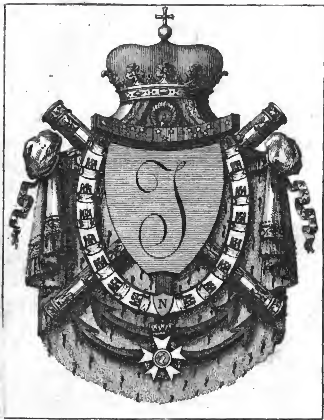




AGATHE
D'ENTRAGUES.

III.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN ET C^gnie.



Elle jura devant Dieu et devant nous qu'elle choisissoit Jerville pour époux,

AGATHE D'ENTRAGUES,

ROMAN HISTORIQUE;

Par l'Auteur d'*Irma*.

TOME III.

PARIS;

Chez LEROUGE, libraire, cour du Commerce, faubourg Saint-Germain;

BRUNOT-LABBE, libraire, rue de Grenelle Saint-Honoré.

1807.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

AGATHE D'ENTRAGUES.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Quelques jours de bonheur.

De retour au château, je me demandai quel seroit dorénavant mon rôle auprès d'Agathe : son instituteur, son ami, le dépositaire de toutes ses pensées, ne seroit-il plus pour elle qu'un étranger ? Cette crainte m'empêcha de trouver de toute la nuit une minute de repos. Je m'étois levé triste et abattu, et répétois languissamment les couplets d'une romance que j'avois composée pour elle, lorsqu'un de ses gens vint me dire que mademoiselle d'Entragues me demandoit. Je jetai ma harpe, le pupitre sur lequel étoit

ma musique, mon fauteuil, et m'élançant avec une rapidité qu'on ne peut rendre, je fus à la porte de sa chambre en moins d'une minute; j'y trouvai mademoiselle Ricard qui voulut m'arrêter, mais cela lui fut impossible; je lui dis que sa maîtresse me demandoit : elle me regarda en souriant d'un sourire plein de malice et de fiel, et me laissa passer. Agathe étoit dans son boudoir, et dessinoit lorsque j'entrai. — Vous m'avez fait demander, mademoiselle, et j'accours à vos ordres. — Des ordres, ce n'est pas le mot, mon cher Saint-Fal, votre élève, votre amie, desiroit de vous voir. — Est-ce qu'un de vos desirs, Agathe, n'est point une loi. — Je n'en ai point à dicter, Saint-Fal, et surtout au moment de réclamer votre indulgence. Je voulus parler, elle me fit signe de la laisser continuer; et à ma grande surprise, elle m'apprit tout ce que je savois de son amour pour Jerville. J'étois loin, je je l'avoue, de m'attendre à une aussi grande franchise de sa part,

et j'ignorois si je devois m'en réjouir ou m'en affliger, quand elle continua en ces mots : Je conçois, Saint-Fal, que je dois vous paroître fort extraordinaire. Cependant, vous n'avez pas dû croire que celle que vous formiez à la sublime étude de la philosophie, pût suivre la marche commune. Ne m'avez-vous pas répété vingt fois qu'être heureux sans nuire ni aux autres ni à soi-même, étoit le but où devoit tendre tout homme sage. Aimer et l'être sans jamais offenser ni les règles de la vertu ni celles de la décence, a toujours été à mes yeux le plus grand moyen de félicité, et je me suis promis, par un choix digne de moi et des principes que je tiens de vous, d'assurer mon bonheur. Jerville m'a paru l'homme que je cherchois. Je n'ai point demandé quelle étoit sa fortune; ce n'étoit pas un vil contrat que je voulois faire, c'est des richesses de son ame dont je me suis occupée. L'amour, loin de me couvrir les yeux de son bandeau, m'a prêté sa lumière pour descendre

dans les replis les plus cachés de son cœur ; je n'y ai rien vu que de noble, de grand, de généreux ; j'ai dit : voilà celui auquel ma destinée doit être unie, et je n'ai plus hésité à lui apprendre que je l'aimois. Je sais combien cette démarche paroîtra irrégulière, mais c'est par ma constance, ma fermeté, que je saurai la faire excuser ; oui, Saint-Fal, je n'aurai jamais d'autre époux que Jerville. J'eusse pu laisser au temps à vous apprendre le secret de mon cœur, mais il me semble que c'eût été mal répondre à vos soins ; soyez donc le confident de mon amour, devenez le plus tendre ami de Jerville. Une froide contrainte m'eût empêchée d'être avec vous ce que j'ai toujours été, et nous eût rendus tous malheureux. Je ne veux jamais avoir de secrets pour celui à qui je dois plus que la vie.

Combien d'objections n'aurois-je pas eu à faire à Agathe, mais étoit-ce l'instant, et devois-je, par de tristes réflexions, répondre à sa tou-

chante confiance : elle ne vouloit jamais avoir de secrets pour moi, disoit-elle, n'étoit-ce pas prendre l'engagement de ne manquer à aucun des devoirs qu'impose l'honneur. Comment eût-elle osé se montrer coupable aux yeux de celui qui étoit si fier de ses vertus. Puis il me sembloit qu'en ne repoussant point par des reproches les premiers épanchemens de son cœur, je serois toujours à même de la diriger : aussi je me gardai de rien dire qui pût lui faire craindre en moi un censeur trop sévère, et ne lui parlai point des difficultés que je prévoyois pour son hymen avec Alfred. Je passai jusqu'à l'heure du dîner auprès d'Agathe ; elle me demanda des détails de mon voyage, écouta surtout avec intérêt ceux qui pouvoient faire croire à la prochaine élévation de son père, car elle saisissoit ainsi que moi toute l'utilité dont elle pourroit être pour son mariage ; mais comme elle ne s'arrêta pas sur ce sujet, je remis à à un moment plus favorable de lui communiquer mes vues. Nous par-

lâmes de Julie, et je la trouvai moins affligée de son absence que je ne l'aurois cru. La Jalousie, quelque fois plus aveugle que l'Amour dont elle est fille, auroit-elle, pendant quelques instans, fait craindre à Agathe celle qui eût préféré la mort à nuire à son bonheur; cela seroit possible, car elle ne paroissoit pas souhaiter très-vivement son retour, et me dit que les lettres de Julie la consoloient des peines d'une séparation que mademoiselle Delcroix avoit desirée.

Lorsque ces sujets intéressans furent épuisés, elle amena la conversation, qu'elle savoit toujours diriger à son choix, sur les sciences et les arts. Je lui avouai qu'il étoit impossible de s'en être moins occupé que je ne l'avois fait à Paris. Elle me blâma de cette négligence, d'autant plus, me dit-elle, qu'elle espéroit bien que nous reprendrions nos études interrompues depuis si long-temps; je l'assurai que le desir de lui être utile m'auroit bientôt fait.

réparer ce tort; et ainsi, trouvant que je n'avois rien perdu de mes rapports avec elle, je lui en voulus beaucoup moins de l'imprudence avec laquelle elle avoit avoué son amour à Jerville. Voilà bien les hommes! L'on avoit déjà sonné le couvert, qu'elle n'avoit point pensé à sa toilette; Jerville ne devant pas venir de la journée à Vermur, parce que son oncle avoit besoin de lui, elle étoit peu occupée de sa parure et ne s'affligea point de cet oubli; elle me pria cependant de lui envoyer ses femmes pour l'aider à passer une robe; je les trouvai dans sa chambre, mais toujours avec elles l'insupportable duègne. Je dis à Fanni et à Sophie que leur maîtresse les attendoit; elles entrèrent dans son cabinet. Je m'apprêtois à sortir de sa chambre, quand mademoiselle Ricard, posant la loupe dont elle se servoit ne voulant point porter de lunettes, et fermant le premier volume d'Amadis de Gaule, m'arrêta en me disant : ah! cela, vous n'êtes plus si pressé, monsieur

le philosophe, on pourra peut-être obtenir de vous un moment d'audience. — Je suis prêt à vous entendre. — C'est vraiment heureux qu'il se trouve une oreille qui veuille m'écouter, car depuis deux mois je suis la voix qui crie dans le désert, et l'on se repentira de ne point croire à mes avis. — Je suis persuadé de leur sagesse. — Je desire de vous en convaincre, car en passant par votre bouche, ils seront peut être mieux reçus; mademoiselle se perd. — Que voulez-vous dire, mademoiselle Ricard. — Ce qui est évident, et le pis, c'est que monsieur y donne les mains. Ce jeune monsieur de Jerville a été envoyé ici par le démon. Parce qu'il est joli garçon, a une tournure de petit-maître, du caquet et des phrases sentimentales, mademoiselle se figure qu'il peut être pour elle un mari, comme s'il y avoit quelque moyen de croire que M. le baron d'Entragues donnera sa fille à un petit gentilhomme qui n'a que la cape et l'épée. Cela fait pitié de voir que ce jeune fat en ait l'espé-

rance, et plus encore que ma maîtresse l'accueille et le traite de manière à faire penser qu'elle la partage. Cependant on est accoutumé à savoir que les jeunes personnes n'ont pas de raison ; mais que M. le Baron ne veuille pas entendre qu'en laissant sa fille sans cesse avec cet Alfred, il la perdra ; cela ne peut se concevoir, et je suis dans une telle colère de son aveuglement et surtout du peu de confiance d'Agathe qui ne veut plus que je l'accompagne, qui ne m'a pas même proposé hier d'aller à son élisée ; et qui, parce qu'elle ne me dit rien, veut croire que je ne devine pas ce qui se passe ; que je vous prie de bien leur faire entendre que si on n'a pas plus de déférence pour mes avis, je quitterai la maison.

La menace me parut plaisante, cependant je ne savois que répondre lorsqu'Agathe qui sortit de son cabinet de toilette, me sauva de cet embarras. J'allai à elle, lui donnai la main pour entrer dans le salon,

et laissai sa chère gouvernante incertaine de ce que je pensois sur ce qu'elle venoit de me dire.

Après dîner on fit une promenade générale, j'en profitai pour rapporter à Agathe tout ce que m'avoit dit mademoiselle Ricard. Je crains, ajoutai-je, que quelque ridicules que soient les menaces de cette fille, elle ne vous cause cependant des chagrins. Je ne la redoute point, reprit-elle, son humeur naît de ce qu'elle avoit entrepris de protéger à Spa les feux d'un certain comte d'Origny, qui, par bonheur, ne convenoit pas plus à mon père qu'à moi. Furieuse de n'avoir pu réussir à me faire voir dans cet homme le parfait modèle d'un héros de roman, elle est outrée de l'idée qu'un autre puisse me plaire, et surtout que j'ose aimer sans la mettre dans la confidence de mes sentimens. — Je conçois qu'avec son caractère cela l'afflige infiniment. — C'est positivement parce que j'ai appris à la juger, que jamais elle ne sera ins-

truite de mes secrets, dont la connoissance seule la mettroit à même de me nuire. Je convins qu'Agathe avoit raison de ne point la prendre pour confidente, mais je l'engageai cependant à la ménager, elle me le promit et n'en fit rien. La Ricard en blâmant son choix, et en saisissant toutes les occasions de dire des choses désagréables de Jerville, avoit trouvé le vrai moyen de s'aliéner le cœur de sa jeune maîtresse, qui n'avoit plus aucune amitié pour elle ; car il n'est point d'injure personnelle qu'une femme ne pardonnât plutôt qu'un seul mot offensant sur l'objet de son amour.

Il falloit avoir reçu de la nature une ame bien froide, bien peu susceptible d'apprécier les qualités aimables et essentielles pour pouvoir haïr Alfred. Plus on le connoissoit, plus on devoit l'aimer. Le sentiment qu'il inspiroit étoit si irrésistible, qu'il étoit entièrement parvenu à dissiper dans mon ame les sombres nuages de la jalousie, et que je voyois

son amour avec l'intérêt que m'auroit fait éprouver celui d'un fils.

J'avois été dès le lendemain de ma conversation avec Agathe passer une partie de la journée chez M. Delmord, et nous étions revenus tous les trois à Vermur. Le Baron sembloit voir toujours avec un nouveau plaisir l'oncle et le neveu. Sa conduite avec Jerville qui ne quittoit Agathe que lorsqu'il y étoit forcé par son service et par les devoirs que son cœur lui imposoit envers son oncle; le tendre intérêt que m'inspiroit ce jeune homme; les lettres du duc de N * * *, celles du Roi, qui paroissoit prêt à appeler près de lui son ancien favori; les raisonnemens d'Agathe pour me prouver que rien ne pourroit l'empêcher d'être la femme de Jerville, parce que, disoit-elle, il convenoit autant à son père qu'à elle, et que le Baron sentiroit un jour le peu d'importance des biens qui manquoient à son ami, avoient fini par me fasciner les yeux, et autant par

exaltation que par la crainte de n'écouter que ma passion en combattant leurs résolutions, je me laissai entraîner à servir un sentiment que l'aveu paternel rend seul légitime. Agathe l'obtiendra, me disois-je, mais Agathe ne l'avoit point obtenu, et ne pouvoit déjà plus sans parjure être à un autre qu'Alfred, à qui elle prodiguoit toutes les faveurs qu'une jeune personne sensible croit pouvoir accorder sans manquer à la vertu. Quelle triste alternative alloit-il lui rester? fille rebelle ou amante trompeuse, il falloit ou qu'elle manquât au plus saint des devoirs, ou qu'elle portât la mort dans le cœur confiant et passionné d'Alfred, qui, en se fiant à ses sermens, la regardoit comme sa femme; et je n'ai pas su me servir de l'ascendant que devoient me donner sur elle mon âge, mon expérience, et les droits que mes soins m'avoient acquis sur son amitié, pour lui montrer l'abîme où elle s'engageoit! j'ai pu être dépositaire de sermens que le ciel ne devoit pas recevoir! Non,

ce ne fut point Agathe qui fut coupable, ce furent ses foibles amis, et le remords vient ajouter encore à l'horreur de mes regrets ; aussi n'est-ce qu'en tremblant que j'ose achever ce récit, où chaque pas va désormais mener des erreurs aux fautes, des fautes aux crimes, et des crimes à la mort. Mais je me suis promis de consacrer ces tristes souvenirs pour apprendre, s'il est possible, aux femmes à se défier de toutes les idées exaltées, et leur faire voir jusqu'à quel degré une seule foiblesse et surtout une aveugle confiance en leurs propres lumières peut les rendre coupables et infortunées : il faut donc achever ma tâche.

Malgré l'humeur de la Ricard que je fuyois le plus possible, et qui, par mes réponses évasives, voyoit bien que je n'étois pas de son parti : les mots piquans qu'un zèle outré arrachoit à l'Abbé qui n'avoit pu porter plus loin sa feinte maladie; les sottes plaisanteries de l'insignifiante Comtesse qui nous accabloit

de l'ennui et du désœuvrement où la plongeoit l'absence de M. de Launoi, nos jours s'écoulèrent pendant quelque temps dans un calme profond. M. d'Entragues, depuis mon retour de Paris, me traitoit plus en ami qu'en subalterne. Nous tracions ensemble le plan futur de son administration. J'essayois, par mes idées philantropiques, de mitiger le despotisme des siennes, et souvent j'y parvenois. Alfred étoit admis à notre conseil. Ses étonnantes connoissances, malgré sa jeunesse, lui méritoient toute la confiance du Baron, et Agathe, dans l'appartement de laquelle nous nous réunissions le plus souvent, jouissoit doublement des succès de son ami.

J'avois vingt fois cherché à sonder les dispositions du Baron sur le mariage d'Agathe. Tout ce que j'avois pu pénétrer, c'est qu'il ne la marieroit point avant qu'elle eût atteint l'âge de vingt ans, et je l'avois dit à mes amis, pour leur faire sentir

cidé, et quelques mois d'incertitude sont tout ce que peut soutenir mon ame impatiente. En vain, mademoiselle d'Entragues cherchoit à modérer ses transports, elle ne pouvoit parvenir à calmer la douleur qu'il montroit toutes les fois qu'on vouloit lui faire envisager des obstacles à son union avec elle, qu'en renouvelant le serment de lui donner sa foi quelque événement qui pût arriver.

Un mois s'écoula ainsi; malheureusement mademoiselle Ricard ne parloit plus de quitter Vermur: elle avoit même cessé de m'adresser ses plaintes sur la conduite d'Agathe; mais il y avoit des conciliabules continuels entre elle, l'Abbé et la Comtesse, avec laquelle elle passoit les journées. Madame d'Entragues entretenoit la correspondance la plus exacte avec sa chère madame de Launoi, et je ne doutois pas qu'elle ne l'instruisît de tout ce qui se passoit à Vermur. Enfin, Julie revint de Mons; je jugeai facilement d'après

la langueur dans laquelle elle me parut plongée, qu'elle n'avoit fait ce voyage que pour trouver dans l'absence la force de résister au malheur d'aimer sans avoir de retour à attendre. Le rapport qui se trouvoit dans notre position, eût ajouté, s'il eût été possible, à l'intérêt qu'elle m'avoit toujours inspiré, et sa présence fut une grande joie pour moi; d'ailleurs, j'imaginai qu'elle seroit très-utile à Agathe : car, d'après quelques propos, je voyois avec un grand chagrin que les assiduités d'Alfred commençoient à la compromettre.

Le plaisir de revoir mademoiselle Delcroix, que partageoient Jerville et Agathe qui sûrement avoit senti son injustice, étoit empoisonné par l'idée que la Vicomtesse et Robert alloient revenir à Vermur. Le Major n'avoit fait que ramener sa fille à Valenciennes, et sans s'y arrêter, étoit allé les reprendre chez le maréchal de * * *. Rien ne pouvoit encore me prouver que mes craintes

fussent fondées, mais je n'en éprouvois pas moins le sentiment que ces êtres porteroient le malheur et la désolation au milieu de nous, d'autant plus que le Baron commençoit à s'ennuyer de l'absence de la Vicomtesse, et parloit avec la plus grande joie de l'espérance de la revoir bientôt, ce qui prouvoit qu'elle avoit en s'éloignant employé de tous les moyens le meilleur pour ranimer des feux prêts à s'éteindre.

La Vicomtesse arriva droit à Vermur; elle étoit dans son carosse avec son mari, le Major et Robert; elle me fit l'accueil le plus agréable, vanta mes talens pour les négociations, car elle avoit su par le Baron tout ce que j'avois fait à Paris, me remercia de la lettre de M. de Mercour, que je lui avois envoyée, et enfin à la manière dont elle me traita; on n'eût pu croire que j'avois eu l'audace de rompre le premier. Pour le Vicomte, tout occupé de son braque qui boitoit de fatigues, et de répondre aux embrassemens

de la grosse femme, il ne pouvoit rien apercevoir. Le major me sauta au cou, et je craignois qu'il ne m'étouffât tant ses tendres embrassemens m'étoient suspects; pour Robert, il me salua à peine, et je lui sus gré de me dispenser de lui montrer aucune politesse. Je trouvai à ces deux derniers un air d'intimité avec madame Launoi qui me parut très-effrayant pour mes amis, d'autant plus que Robert, que je n'avois pas revu avec Agathe depuis le premier jour où ils avoient fait connoissance, ne me sembla point guéri de l'amour dont son ame s'étoit envenimée dès l'instant où il avoit vu mademoiselle d'Entragues. Il feignoit la plus grande froideur pour elle, mais je surprenois lorsqu'il ne se croyoit point observé, ses regards attachés sur mon amie, et leur expression me faisoit frémir. Ni Agathe ni Jerville ne paroissoient s'en apercevoir; je me gardai bien de leur donner ce nouveau sujet d'inquiétude: seulement je me contentois d'observer Robert pour l'em-

pêcher, s'il m'étoit possible, de leur nuire, et sans montrer la vérité à Alfred, je cherchois à le garantir du danger d'une confiance trop aveugle en ce jeune homme qui me paroissoit plus redoutable qu'un reptile venimeux; d'autant que j'étois convaincu que le besoin de la vengeance contre Jerville, plus encore que l'attrait du plaisir, avoit formé sa liaison avec la Vicomtesse, liaison dont il n'y avoit que le Baron qui ne s'aperçût pas, parce que madame de Launoi, en le trahissant, feignoit de l'adorer plus que jamais, et l'excessif amour-propre de M. d'Entragues le faisoit tomber dans ce piège grossier. Cette femme astucieuse qui avoit repris tout son empire pour mieux l'assurer, caressoit et flattoit Agathe, et c'étoit tout en paroissant l'aimer à la folie qu'elle avoit l'art d'éloigner d'elle le Baron, qui à peine réuni à sa maîtresse, montra beaucoup moins d'affection à sa fille que pendant l'absence de madame de Launoi. Quant à Jerville, la Vicomtesse cachoit l'amour qu'elle

lui conservoit sous les apparences de la haine, mais c'étoit en vain qu'elle vouloit la faire partager au Baron. Je crois que M. d'Entragues qui peut-être avoit redouté les graces d'Alfred, le chérissoit plus tendrement que jamais, en voyant l'éloignement que la Vicomtesse feignoit d'avoir pour lui.

Plus de six mois s'écoulèrent sans que les intrigues des ennemis d'Agathe et de Jerville parussent apporter le moindre changement dans la position de mes jeunes amis. Les plaisirs avoient établi leur cour à Vermur. Des comédies, des concerts y attiroient tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans la province. Le marquis de***, colonel de la Reine dragons, avoit donné plusieurs fêtes au Baron, et il étoit facile de voir que Jerville, qu'il aimoit comme son fils, y présidoit, car elles étoient toutes en l'honneur d'Agathe; l'amour, l'intrigue, la galanterie, et même l'ambition profitoient de ces fêtes continuelles; Julie et moi,

paroissions seuls malheureux au milieu de ces divertissemens, parce que nos cœurs étoient pour jamais condamnés à l'isolement. Agathe et Alfred, enivrés de tendresse et s'endormant sur l'affection que le Baron montroit à Jerville, quelque chose que l'on fît pour la détruire, ne vouloient point partager mes inquiétudes. Ils s'aveugloient ainsi que M. d'Entragues par un motif bien différent sur les espérances que nous avions conçues : pour moi, il ne m'en restoit presque plus. Les longueurs qu'on apportoit dans l'exécution de notre plan me paroissoient un augure trop certain qu'il ne s'accompliroit point.

Les jours consacrés aux austérités avoient fait fuir la troupe des jeux et des ris, et l'Abbé paroissoit jouir de l'idée qu'il alloit se ressaisir d'une puissance que le dieu de la folie lui enlevoit depuis le commencement de l'hiver. La Ricard, tout à-la-fois mondaine et pieuse, paroissoit vouloir obtenir

le pardon des péchés que lui avoit fait faire le démon malicieux pendant le carnaval, en se montrant vingt fois plus revêche et plus aigre que de coutume. La grosse Comtesse se reposoit des fatigues que lui avoit causé l'augmentation de soins qu'avoit exigés la maison de son frère depuis quelques mois, et ne sortoit de son lit que pour se lamenter du peu de gré que lui savoit le Baron des importans services qu'elle lui rendoit. M. d'Entragues qui s'étoit étourdi pour prouver par sa gaieté qu'il étoit certain de rentrer bientôt en faveur, depuis qu'il n'avoit plus à en imposer à des étrangers, étoit triste et rêveur. Alfred commençoit à ne plus résister au désir d'obtenir d'autre bien que ceux dont il avoit joui jusqu'alors, et Agathe, si je ne me trompe, étoit plus sensible qu'elle n'eût dû l'être pour son bonheur, aux soupirs embrasés de son ami. Pour la Vicomtesse et le Major qui étoient inséparables, ils savoient si bien prendre le masque qui leur convenoit, qu'il étoit im-

possible de démêler leurs sentimens. Robert à qui la haine sembloit un sentiment naturel avoit dans toutes ses manières une rudesse qu'Alfred prenoit pour franchise, et il ne cachoit avec soin que son amour pour Agathe; il me paroissoit certain qu'ils attendoient les uns et les autres avec impatience l'instant favorable à leur projet. Quel étoit-il? Je l'ignorois encore, l'inquiétude que j'en ressentois, ajoutoit à ma tristesse habituelle, Julie devenoit chaque jour plus rêveuse, et sa douceur, son désir de plaire à Agathe, lui faisoient seuls supporter la contrainte qu'elle s'imposoit en vivant dans la société; et on concevra facilement, d'après les dispositions où je viens de peindre chacun de nous, que la teinte la plus sombre avoit remplacé celle de la gaieté.

Depuis huit jours le Baron attendoit la réponse définitive du Roi. M. de N** l'avoit flatté qu'elle contiendroit l'ordre de se rendre à Versailles, il y comptoit, moi je n'y

croyois plus. Cependant en apercevant dans les avenues de Vermur où je me promenois seul avec mes pensées, un carosse à six chevaux aux armes du duc de N** avec des gens à sa livrée, je crus un moment qu'il venoit nous annoncer que la victoire étoit à nous. La voiture étoit près de moi, le duc me reconnut, il fit arrêter, me pria de monter dans son carosse, et lorsque j'y fus, au lieu de l'heureuse nouvelle que j'espérois il me dit tristement : tout est manqué . . . . . . A la douleur qui se peignit sur mon front, il dut croire que je n'étois pas moins ambitieux que lui. Loin d'imaginer que quelques larmes qui bordoient mes paupières couloient sur les infortunes dont je prévoyois qu'alloient être acablés deux tendres amans, il m'en sut un gré infini et entra dans tous les détails de l'intrigue qui avoit renversé notre plan. Ce qui est fort extraordinaire, me dit-il, c'est que vous avez été trahi, car Choiseul a reçu une copie du dernier mémoire contre lui, et c'est

aveccette pièce qu'il nous a perdus. Le Roi, qui depuis la mort de la Marquise sembloit avoir renoncé aux amours, a repris sans que personne du parti de madame Adélaïde s'en doutât, une maîtresse. Elle n'est pas déclarée il est vrai, mais elle va être mère, et on a détruit ainsi tout ce que nous avions fait pour, en le ramenant à Dieu, assurer notre empire. Il n'y a plus d'espoir, je viens ici pour en bien convaincre le pauvre Baron, et pour me dérober pendant quelque temps à la maligne joie des courtisans qui, malgré toutes nos précautions, ont été instruits de nos projets par cette malheureuse copie que je ne sais quel génie infernal a envoyée. J'avois bien quelqu'idée sur la main d'où partoit ce coup, mais point assez de certitude pour rien dire au Duc à ce sujet. Nous arrivâmes, je le quittai. Il se fit conduire sur-le-champ chez le Baron qui resta enfermé tout le jour avec lui. Moi j'en profitai pour apprendre à Agathe que toutes nos espérances étoient

renversées. Elle reçut cette nouvelle avec une tranquillité inconcevable. Les obstacles seront plus grands, me dit-elle, mais ils ne m'effraieront pas, et plus j'aurai fait pour lui, plus je serai certaine de son amour. Jerville qui entroit chez elle au moment où elle achevoit ces mots, tomba à ses pieds pour l'en remercier, et montra plus de joie de pouvoir enfin se déclarer, que d'inquiétude de ne point réussir. Je leur en voulois presque de leur sécurité. Je les laissai pour aller voir Julie à Valenciennes; elle fut loin de partager le calme de nos amis. Je vis bien qu'elle avoit la même idée que moi sur la copie envoyée au duc de Choiseul. Mais ne voulant ni l'un ni l'autre nous la communiquer, nous gardâmes le silence. Je la ramenai à Vermur où je croyois sa présence nécessaire. Comme nous traversions le petit bois nous rencontrâmes Jerville qui faisoit voler plutôt que marcher son cheval. Il s'arrêta pourtant et mit pied à terre un instant : où allez-vous, mon ami, lui dis-je, —

apprendre à mon oncle que de ses soins dépendent ma vie ou ma mort, et qu'il faut qu'il m'obtienne Agathe ou que je cesse d'exister. Nous cherchâmes à lui faire entendre combien cette brusque déclaration alloit affliger le respectable M. Delmord, parce qu'il sentiroit le peu d'apparence que le Baron, surtout ayant besoin de se rattacher à la Cour, donnât Agathe à son neveu, mais il ne voulut point se rendre à nos raisons, et tout l'espoir qui nous resta fut que son oncle auroit plus d'empire sur lui que nous n'en n'avions nous-mêmes.

CHAPITRE II.

Le serment téméraire.

Julie, en arrivant, entra chez son amie tandis que je montai chez le Baron qui m'avoit déjà fait demander plusieurs fois. Je le trouvai dans une grande agitation. Il tonnoit et contre Choiseul et contre tout son parti, mais ne se regardoit point comme vaincu. M. d'Entragues étoit du nombre de ces hommes chez qui l'espérance survit à toute probabilité; et il accusoit de foiblesse M. de N** lorsqu'il l'assuroit que l'on ne pourroit jamais retrouver l'occasion perdue. Ce qui me parut extraordinaire c'est qu'il ne me parla point de la copie envoyée au ministre. Je craignis un instant qu'il ne m'en accusât et je frémis à cette

pensée. Être soupçonné d'une lâche trahison eût été pour moi le coup de la mort. Mais sa confiance plus étendue que jamais, le soin dont il me chargea de faire faire des cassettes à serrures qui serviroient, me dit-il, à renfermer dorénavant ses précieux papiers, et dont j'aurois seul les clefs, me prouvèrent que j'avois eu une inquiétude chimérique.

Il m'avoit demandé, pour écrire sous la dictée du Duc, une note des événemens qui venoient de se passer à Versailles, et faire une liste des gens qui avoient marqué pour ou contre lui, dont, dit-il, il espéroit bien un jour faire usage. Quand j'eus fini il me pria de dire qu'on servît à souper pour lui et M. de N** dans son cabinet. J'ai, ajouta-t-il, encore besoin de cette soirée de solitude, demain, mon cher Duc, je vous présenterai à ma fille qui est, il faut en convenir, la plus belle et la plus aimable personne qu'on puisse connoître. Saint-Fal a été son

instituteur, et ce n'est pas la moindre obligation que je lui aie. Agathe lui doit toutes les connoissances et les talens qu'elle possède et qui sont bien au-dessus de ceux de son sexe; quand vous l'aurez vue je suis sûr que vous ne croirez pas toute espérance détruite pour moi. Par son mariage je dois retrouver plus que je n'ai perdu, et son arrivée à la Cour opèrera, j'en suis certain, une révolution en ma faveur.

Ce peu de mots suffirent pour m'apprendre que si pendant quelque temps le Baron avoit changé d'opinion, il avoit repris à ce moment les premiers projets que je lui avois connus sur l'établissement de sa fille. Quels orages cruels ne devoit donc point selon moi faire naître la demande de Jerville; quel moment choisissoit-il pour la faire. J'en étois vraiment désolé et eût donné une partie de mon sang pour le détourner de cette fatale résolution. Mais le sort avoit décidé le malheur d'Agathe et rien ne put l'en garantir.

Le bon Delmord, comme je l'avois imaginé, apprit avec un vif chagrin l'amour de son neveu pour mademoiselle d'Entragues dont il n'avoit pas eu jusqu'alors le moindre soupçon. Il commença par tout employer pour le faire renoncer à l'espérance d'obtenir la fille de leur bienfaiteur. Mais bientôt convaincu que la mort seule pourroit éteindre la passion qui consumoit le sein de son cher Jerville, il lui promit de tout tenter pour son bonheur. Le seul prix qu'il demanda du sacrifice qu'il lui faisoit en se chargeant d'une démarche qui pourroit peut-être être interprétée comme un dessein ambitieux de sa part, fut qu'Alfred attendît encore quelque temps sans qu'il parlât au Baron qui dans ce moment, d'après ce qu'Alfred venoit de lui dire, devoit être tout occupé du chagrin d'avoir vu s'anéantir encore une fois sa chimère favorite. Alfred, en l'assurant de sa reconnoissance, lui promit de contenir son impatiente inquiétude, mais le pria de songer que chaque jour d'attente étoit

pour lui un tourment incalculable.

Mon vieil ami que je vis le lendemain versa dans mon cœur les peines que la connoissance d'un secret qu'il eût voulu ignorer lui faisoit éprouver. Je le plaignis sincèrement, mais retenu encore par la crainte d'agir plutôt en rival qu'en ami sage, je ne cherchai point autant que je l'aurois dû à le dissuader de demander au Baron Agathe pour Jerville, je me contentai de lui rapporter, ainsi que je l'avois déjà appris inutilement à Agathe, ce que le Baron avoit dit devant moi au Duc. Il convint que d'après ces mots on devoit n'avoir aucune espérance, mais il ajouta que cela ne l'empêcheroit pas de parler à M. d'Entragues, parce qu'il en avoit donné sa parole à Jerville, et qu'il n'oublieroit jamais le serment qu'il avoit fait à sa sœur mourante, de se sacrifier constamment au bonheur de son fils. Mon chagrin, ajouta-t-il, c'est que je prévois que quelque chose que je fasse je ne parviendrai pas à le ren-

dre heureux. Le Baron ne sera pas sensible à mes prières. Jerville ne pourra jamais oublier Agathe, et peut-être que victime de son amour, il me sera enlevé. Je vis quelques larmes obscurcir à cette idée funeste, les yeux de ce vieillard vénérable, et touché jusqu'au fond du cœur de sa douleur, je lui serrai la main sans proférer un mot. Il n'y en avoit point qui pût rendre ce que j'éprouvois.

Enfin le moment où le bonheur d'Agathe devoit être détruit pour toujours arriva. Le Duc étoit reparti emportant un volume de notes, de lettres pour Versailles, et surtout une pour le Roi, où, sans se plaindre, le Baron cherchoit à faire sentir à son auguste ami la douleur dont il étoit accablé en étant encore éloigné de lui, et combien il lui seroit doux d'être près de Sa Majesté au moment où la mort qui planoit sur sa famille royale sembloit vouloir le séparer de tout ce qui lui étoit cher. Madame la Dauphine venoit d'aller rejoindre

dans la tombe un époux de la perte duquel rien n'avoit pu la consoler. M. Delmord n'ayant plus auprès de Jerville de prétexte pour retarder l'exécution de sa promesse vint à Vermur afin de l'accomplir. Je me trouvai dans le vestibule au moment où il arrivoit. Il s'approcha de moi et me dit : je vais faire pour Alfred mille fois plus que de lui donner ma vie ; plaignez-moi, cher Saint Fal, et si on accuse jamais votre vieil ami d'un vil calcul en aspirant pour son neveu à un mariage bien au-dessus de ses espérances, qu'au moins votre cœur et votre estime lui restent. Je l'assurai qu'il ne devoit point craindre de perdre celle des gens honnêtes, mais plus courageux en voyant le danger s'approcher, je fis taire enfin une fausse délicatesse et employai tous mes efforts pour le détourner de son dessein. Je craignois d'autant plus pour le repos d'Agathe qu'elle avoit exigé d'Alfred qu'il dît à son oncle qu'il avoit reçu l'aveu de sa tendresse, et qu'elle exigeoit qu'on en instruisît son père.

Je ne pus parvenir à arrêter M. Delmord; Jerville a reçu ma parole, il mourroit en m'accusant de dureté et de mauvaise foi si j'y manquois, étoit sa seule réponse à toutes les objections que je lui présentois, et il s'échappa presque de mes bras, dont je cherchois à le retenir, pour monter chez M. d'Entragues.

Le bruit qu'il fit en ouvrant la porte de son cabinet, me tira seul de la stupeur où j'étois tombé en le voyant s'éloigner, et ce fut pour éprouver une douleur mortelle en songeant aux malheurs qui alloient dans peu empoisonner les jours d'Agathe. Je me figurois le Baron venant l'accabler de reproches, lui ordonner de cesser de voir Jerville sous peine d'encourir toute sa colère et je ne me sentois pas la force d'être le témoin de cette scène; j'allai cacher mon trouble dans les lieux les plus reculés du parc. Il y avoit plus de trois heures que j'y étois ne sentant ni le vent de bise qui souffloit encore, ni une légère

brume qui imbiboit la terre sur laquelle j'étois étendu, lorsque j'entendis la voix de Saint-Louis qui m'appeloit. Honteux alors de ma foiblesse, et me reprochant la lâcheté avec laquelle je m'éloignois de mes amis pour pleurer sur leurs maux plutôt que de demeurer près d'eux pour les servir et les défendre autant qu'il seroit en mon pouvoir, et pensant bien que l'on me demandoit au château, je répondis à Saint-Louis. Ah! Monsieur, dit-il, voilà plus d'une heure que je vous cherche. — Que me veut-on, qu'y a-t-il? — Il y a, Monsieur, qu'il n'y a rien : seulement c'est que Mademoiselle vous a envoyé demander dans votre appartement et ne vous y ayant point trouvé comme de juste, puisque vous voilà ici, on m'a dit de vous venir appeler dans le parc où Legris vous avoit vu descendre, mais j'ai cru que je ne vous trouverois jamais tant vous étiez bien caché. — Je lisois. — Cependant le temps n'étoit pas favorable ; vous voilà tout mouillé et il faut changer avant

d'entrer chez Mademoiselle. — Oh! pour celui-là non, elle me demande, elle a besoin de moi, une minute de retard seroit un crime. Saint-Louis secoua la tête avec un air mécontent et parut se figurer que j'étois dans le délire, mais je ne faisois aucune attention à ce qu'il pouvoit penser et n'étois occupé que de l'état où j'allois trouver Agathe. Car je ne doutois point, comme je l'ai dit, que le Baron en apprenant l'amour de Jerville pour sa fille, ne se fût porté au plus violent mouvement de fureur. Arrivé au château, j'entrai droit dans l'appartement d'Agathe, je tremblois et me soutenois à peine. Mon imagination troublée me faisoit entendre de lugubres gémissemens, et je m'attendois à voir ma jeune amie dans les convulsions du désespoir. Cependant je traverse son anti-chambre, sa chambre, personne. J'entre dans son cabinet et n'y vois que Julie, seule, l'air pensif, triste, mais n'offrant point le spectacle du trouble qu'elle auroit éprouvé si

Agathe eût été en proie aux angoisses de la douleur. A mon approche elle se lève. — Ah ! c'est vous, mon ami. — Oui c'est moi dont rien ne peut peindre l'inquiétude, où est-elle? que fait-elle ? que s'est-il passé ? — Il me seroit difficile de vous en rendre un compte exact, mais je vais vous apprendre tout ce que je sais.

Il est inutile de vous rappeler mes souffrances, mes craintes depuis le jour où mon amie a permis à Jerville de faire parler au Baron, vous en avez été témoin, et les avez partagées. J'avois trop remarqué la joie féroce qui, au milieu de l'apparence des regrets, perçoit dans les traits de ceux qu'il est inutile de nommer, en voyant renverser l'édifice sur lequel vous aviez espéré fonder le bonheur de nos amis, pour n'être point certaine que ce que l'on redoutoit le plus étoit que Jerville parvînt à obtenir la main d'Agathe. Je savois que c'étoit aujourd'hui que le respectable Pasteur devoit venir demander mademoi-

selle d'Entragues à son père, et je suis accourue près d'elle. Il n'y avoit pas une heure que j'étois chez mon amie quand M. Delmord se fit annoncer. A ma pâleur, aux battemens de mon cœur on eût dit que c'étoit mon sort qui alloit être décidé. Pour Agathe elle paroissoit aussi calme que si l'oncle de Jerville fût venu lui faire une simple visite de politesse ; elle dit de faire entrer, et tandis que j'admirois avec quelle facilité elle savoit commander aux mouvemens de son ame, M. Delmord étoit près de nous. J'ignore, dit-il, en s'asseyant, si je dois ou me réjouir, ou m'affliger, Mademoiselle, et c'est vous seule qui pourrez pénétrer dans le cœur de celui que je me suis toujours honoré d'appeler mon ami.

Arrivé chez M. votre père, appelant à mon secours la tendresse que m'inspire Jerville, je lui ai appris le sujet qui m'amenoit. Je cherchois à lire dans ses regards quelle impression lui faisoient mes

discours, mais il m'étoit impossible d'y parvenir. Quand j'eus cessé de parler, il me demanda s'il étoit vrai que vous eussiez donné quelqu'espérance à mon neveu. D'après vos ordres je lui répondis en tremblant, que vous ayiez approuvé la démarche que je faisois. Eh bien! mon ami, me dit-il, sans aucune expression de colère ni de plaisir, ce sera à ma fille que je donnerai ma réponse. Voyez-la avant de quitter Vermur, dites-lui que je la demande; et retournez à Valenciennes pour que Jerville vienne apprendre d'elle-même quelle est ma résolution. Ensuite, changeant de conversation, il me parla des choses les plus étrangères au sujet que nous venions de traiter, avec autant de gaieté, de tranquillité, que si je ne lui avois rien dit qui pût ni l'étonner, ni l'émouvoir. En vain, j'ai voulu ramener la conversation sur l'objet qui m'occupoit uniquement; cela m'a été impossible, et je viens pour remplir ses ordres vous prier de monter chez lui. Je vais m'y ren-

dre, dit Agathe. M. Delmord, avant de la quitter, employa cette éloquence du cœur que vous lui connoissez pour engager Agathe à se conformer à la volonté de son père, dût-elle être opposée à ses vœux. Alfred en mourra, disoit-il, si on exige qu'il cesse de vous voir, mais je préférerois sa perte à l'idée qu'il vous rendroit coupable. Ainsi, adorable Agathe, ne consultez en rien notre bonheur, ne voyez que votre devoir. Je le connois, répondoit-elle. Surtout, Monsieur, en rapportant à Jerville ce qui s'est passé entre vous et mon père, ne lui montrez pas plus d'inquiétude que l'on n'en doit concevoir. Dites-lui que je l'attends et que rien ne peut le faire douter de mon cœur. J'eusse voulu, continua Julie, causer avec mon amie avant qu'elle montât chez son père, mais comme si elle eût craint de m'entendre, elle se leva aussitôt que M. Delmord, et sortit avec lui. Je ne sais point le temps qui s'écoula avant qu'elle revînt; je ne voyois, ni n'entendois rien, comment au-

rois-je pu le calculer. Enfin elle reparut, je volai à elle, elle me pressa fortement contre son cœur. Son teint étoit animé, ses yeux brilloient d'un feu surnaturel, tout peignoit dans sa personne le plus haut degré d'exaltation. Je lui fis vingt questions à la fois, et elle ne me répondit qu'en me demandant si Jerville n'étoit pas encore arrivé. Non, lui dis-je, mais apprends moi ce que t'a dit ton père. — Tu le sauras, mon amie, mais lorsque Jerville sera ici, attends-le, fais demander Saint-Fal, et quand vous serez tous réunis je parlerai, mais avant cet instant n'espère pas un mot de moi, et sans apercevoir mes larmes elle est entrée dans son boudoir où elle est enfermée depuis ce moment. Vous seul, Saint-Fal, pouvez concevoir tout ce que je souffre. J'ouvrois la bouche pour lui répondre lorsque Jerville entra avec tout le désordre de l'amour, et paroissant brûler et craindre à la fois de connoître son sort : où est Agathe, nous dit-il, apprenez le moi, et surtout s'il faut

que je vive ou que je meure. Agathe, entendant sa voix, sortit de son boudoir; je remarquai sur ses joues de roses la trace de quelques larmes, et sur son front celle d'un trouble intérieur, malgré qu'elle s'efforçât de paroître calme. Elle sourit à Jerville qui sembloit un malheureux attendant son arrêt de mort, me tendit la main, donna à Julie un baiser, et après m'avoir fait signe de fermer la porte en dedans, elle tira de son sein deux papiers. Elle en remit un à Alfred en lui disant de le lire bas. Elle étoit debout près de lui, et suivoit des yeux chaque sentiment qui venoit se peindre dans ceux de son ami que je n'examinois pas moins attentivement qu'elle. Dès la première ligne je vis la fureur animer tous les traits d'Alfred. Agathe s'en aperçut et lui dit de continuer. Il obéit; et, à ma grande surprise, la joie la plus vive remplaça sur son front le sombre désespoir, et hors de lui, il tomba aux pieds de son amie. Alfred, vous m'affligez, me dit-elle, car je vois que

j'ai eu tort de compter sur votre prudence, et que les derniers mots de ma lettre vous ont échappé. — Non, ame de ma vie, s'écria-t-il, je serai digne de toi, parle, ordonne, je suis prêt à tout, ce talisman me met au-dessus de la nature humaine. En achevant ces mots il plaça sur son cœur le billet qu'Agathe venoit de lui remettre et parut plongé dans l'extase du bonheur. J'avoue que je ne concevois rien à cette scène, qui étoit d'un genre absolument opposé à ce que j'attendois. J'en désirois vivement l'explication. L'impatience de Julie ne paroissoit pas moins vive, lorsqu'Agathe, se tournant vers nous avec ce charme qu'elle seule a toujours su mettre dans les moindres actions, nous demanda pardon d'avoir paru nous oublier un instant. Mais, dit-elle, il falloit commencer par prémunir mon Alfred contre les violentes émotions dont il ne sait pas assez se rendre maître. — Maintenant que je crois y être parvenue, je vais, mes amis, vous ap-

prendre ce que m'a dit mon père, et elle commença son récit en ces termes :

« Je dois avouer que quelque prononcée que fût ma résolution, ce n'a pas été sans crainte que j'arrivai chez mon père. Cependant son air tranquille, le sourire avec lequel il me reçut, et le ton amical qu'il prit en me disant de m'asseoir auprès de lui, me rassurèrent, et je crus un moment qu'il alloit m'annoncer qu'il consentoit à mon bonheur. Mais ses premières paroles me détrompèrent bientôt. Agathe, me dit-il, vous n'êtes plus un enfant, et cependant vous vous êtes conduite comme si vous étiez à peine sortie de l'adolescence. Je ne vous demanderai point s'il est vrai que vous ayez approuvé les feux de Jerville. Son oncle m'en a assuré, mon estime pour lui ne me permet point d'en douter. Mais ce que j'aurois le droit de vous demander, si je voulois entrer dans une longue explication, ce seroit comment vous n'avez pas

appris à me connoître, et comment vous avez pu croire que jamais on obtiendroit de moi une chose qui ne me conviendroit point, et sans nous engager dans des discussions inutiles, votre mariage avec Jerville est de ce nombre, surtout d'après les circonstances actuelles. D'autres temps eussent pu me donner d'autres idées; mais à présent M. de Jerville ne peut jamais espérer être votre époux. Je voulus l'interrompre, un geste impératif m'imposa silence. — Vous n'avez rien à me dire sur ce point; mes droits sur vous, ma fille, sont imprescriptibles. J'ai tout fait pour rendre votre enfance et votre jeunesse heureuses; je vous ai montré la confiance la plus absolue; vous ai laissé une liberté entière. Je pourrois me plaindre que vous en ayez abusé, mais je veux bien l'oublier, et pour prix de tant de bontés, je dois attendre de vous le bonheur de ma vieillesse. Vous me connoissez, je ne puis être heureux que lorsque je parviendrai à me saisir des rênes du gouverne-

ment ; vous n'épouserez donc jamais que celui qui m'en donnera les moyens. C'est une résolution inébranlable ; en essayant à la combattre vous feriez notre malheur à tous deux. Dites-le à Jerville parce que mieux qu'un autre, vous adoucirez ce que cet arrêt pourra avoir de cruel pour lui. J'essayai par quelques mots à lui faire sentir la douleur dans laquelle il alloit nous plonger, mais le plus froid despotisme repoussa toujours tout ce que je pouvois employer de sensibilité. Enfin il finit par me signifier que si j'ajoutois un mot, je le forcerois à prendre une conduite opposée à celle qu'il comptoit tenir, et à me séparer d'Alfred qu'il ne pourroit plus voir, ce qui seroit, ajouta-t-il, pour lui le plus vif chagrin, car il n'avoit jamais aimé personne plus qu'Alfred ; et, dis-je encore, pourquoi donc ne pas vouloir qu'il soit votre fils ? — Parce qu'il me faudroit mourir si j'étois obligé de renoncer à reparoître à la cour, dont vous seule dorénavant pouvez me rouvrir le che-

min. Voyez si vous êtes en droit d'exiger que je vous sacrifie ma vie. Je me tus, qu'opposer à l'égoïsme et à l'ambition? Prenant mon silence pour celui de l'obéissance, il quitta l'air sévère dont il s'étoit armé et reprit ce sourire flatteur et caressant que vous lui connoissez. Mon Agathe, dit-il alors avec le ton le plus doux, en te montrant soumise tu fais notre félicité à tous; rien ne changera dans notre existence. Dis bien à ton ami que je permets que tu le traites en frère, que je ferai tout pour lui, et continue à jouir de la liberté dont certainement tu te montreras digne. Je n'ai pas, j'espère, besoin de dire que si. . . . . . .
N'achevez pas, mon père, repris-je, je connois mes devoirs et m'y conformerai. En finissant ces mots je le quittai. Mais les connoissez-vous bien, mes amis, les devoirs que j'ai à remplir, et savez-vous envers qui je suis engagée. Ce n'est point envers un père froid et tyrannique qui se joue de mon malheur, et qui ne me regarde que comme l'instrument qui

doit servir son ambition. Non, je le répete, ce n'est pas envers lui, il a rompu par sa conduite tous nos liens; je ne me dois plus qu'au bonheur de celui qui m'a rendue l'arbitre de son sort; de mon cher Jerville qui attache toute son existence à mon amour; et en achevant ces mots, Agathe, avec une solennité qu'il est impossible de rendre, tenant la main de son ami, se jeta à genoux avec lui, et jura devant Dieu et devant nous, qu'elle prenoit pour témoins, qu'elle choisissoit Alfred de Jerville pour époux; son amant prononça les mêmes sermens. Mon émotion et celle de Julie étoient au comble. Agathe qui s'en aperçut en profita pour nous présenter le second papier qu'elle tenoit lorsqu'elle étoit entrée. Il contenoit une promesse de mariage entre elle et Jerville qu'elle avoit signée. L'amoureux Alfred y joignit son nom, et nous présentant la plume nous pria d'y mettre les nôtres pour la rendre plus authentique. Cédant à une force que je ne puis comprendre,

ni moi, ni mademoiselle Delcroix n'eûmes le courage de résister aux prières d'Agathe et de Jerville, et nous signâmes ce coupable écrit. Qu'on ne me demande point ce qui se passa dans les instans qui suivirent cet événement extraordinaire, je l'ignore. J'avois été conduit par un pouvoir invincible à agir entièrement contre ma conscience et j'en éprouvois un remords et une douleur profonde. Quoi, disois-je, est-ce en servant Agathe dans sa rébellion contre son père, que je me montre digne du titre auguste de son instituteur. De quel prix payai-je les bontés du Baron. Sa conduite n'est pas celle que j'aurois tenue à sa place ; mais n'est-il pas le père d'Agathe, et une fille doit-elle s'engager non-seulement sans la volonté de son père, mais plus encore contre ses ordres formels. Toutes ces pensées qui vinrent m'assaillir aussitôt que j'eus signé la promesse de mariage entre Jerville et Agathe, me rendoient incapable de me prêter à la joie qui brilloit sur les fronts

de mes imprudens amis. Ils avoient beau m'assurer que contens désormais d'être liés l'un à l'autre, ils ne feroient aucune démarche qui pût affliger le Baron, et attendroient du temps et des circonstances le moment favorable pour lui faire connoître leurs engagemens, je ne pouvois calmer l'agitation secrète de mon cœur, et une voix terrible me crioit sans cesse : les sermens d'Agathe sont un crime qui attirera la malédiction céleste sur sa tête ; aussi je me hâtai de les quitter pour leur dérober l'excès de ma tristesse et de mon repentir.

CHAPITRE III.

Le mystère s'éclaircit.

Je dis à Saint-Louis, que je rencontrai en sortant de chez Agathe, qu'on ne m'attendît pas de la journée ; que j'allois dîner chez un de mes amis qui demeuroit à deux lieues de Vermur, et ne reviendrois que le lendemain. — Monsieur feroit bien mieux de rentrer dans son appartement pour s'y reposer : je vous trouve très-changé. — Je l'assurai que je me portois à merveille. Il parut n'en rien croire, et j'admirai la manie de ce pauvre garçon, de vouloir toujours que je fusse malade, lorsque mon ame seule souffroit. Je montai à cheval, et m'éloignant de Vermur, je passai la journée à parcourir les bois et les lieux les plus solitaires :

je ne pouvois supporter la vue des humains, et cependant il m'étoit nécessaire, par un exercice violent, de me dérober, en quelque sorte, à ma propre conscience. Aussi je ne m'arrêtai que le soir pour demander un gîte dans une mauvaise auberge de village à près de six lieues de Vermur, dont il m'avoit semblé que je ne pourrois jamais assez m'éloigner ; et je frémissois en pensant qu'il faudroit que j'y revinsse le lendemain. Ne devois-je pas croire que les événemens de la veille auroient les suites les plus cruelles. Je me figurois que tout seroit changé dans la manière d'être du Baron, de sa fille et de Jerville. Cependant, je ne pouvois rester plus long-tems absent, et quand le sentiment qui me maîtrisoit depuis que je connoissois Agathe, ne m'eût point rappelé près d'elle, il eût bien fallu me déterminer à revenir chez son père. Lorsque j'y arrivai, il était nuit fermée. Le salon extrêmement éclairé me prouva qu'on y étoit réuni. Comment trouverois-je ensemble des

êtres qu'il étoit impossible qui ne sentissent point au fond de leurs cœurs les torts graves qu'ils avoient les uns envers les autres ! La contrainte, la froideur, une gêne insupportable, étoient au moins ce qui devoit exister dans leur société. J'approche ; des accens mélodieux frappent mon oreille. J'entre ; je vois Agathe devant sa harpe accompagnant Alfred, sur le front duquel ne se peignent que la joie et l'amour. Agathe a l'air tendre, mais languissant, et je lui sais gré de sa pâleur, qui me prouve qu'elle souffre. Son abattement est pour moi la preuve des vertus qui existent dans le fond de son cœur. Mais comment Jerville paroît-il si heureux! Comment M. d'Entragues conserve-t-il avec lui les manières les plus amicales! Comment, lui surtout dont le Baron a repoussé les vœux, a-t il avec lui le ton soumis et aimable d'un fils ! Voilà de ces choses, me disois-je, auxquelles on ne peut rien entendre. Agathe n'a jamais été si caressante avec son père. Ou ses sentimens sont

changés depuis hier matin ; ou elle est la plus fausse des femmes, et mon cœur se refuse à le croire. Si je ne voyois pas dans les regards de la Vicomtesse et dans ceux de Robert, cette joie cruelle du méchant qui sourit à la certitude d'avoir fait le malheur de ses victimes, je serois prêt à croire que le Baron a cédé aux vœux de sa fille ; mais assurément il n'en est rien. La Vicomtesse qui, au milieu de la douleur qu'elle a ressentie lorsque le Baron apprit qu'il n'avoit plus l'espérance d'être ministre, n'a pu se défendre de laisser percer quelques rayons de joie en pensant que cet événement ruinoit nos plus chères espérances, ne montreroit pas un front calme et serein, si Agathe étoit heureuse. Mais qui m'expliquera la cause de leur conduite à tous ? Rien ne pouvoit me faire comprendre l'expression de bonheur qui brilloit dans les regards de Jerville : car pour le Baron, je m'aperçus promptement que, content d'avoir fait céder sa fille à ses volontés, et ne s'occu-

pant point des larmes qu'elle versoit peut-être en secret, ni de la douleur de Jerville, il jouissoit sans trouble du plaisir que lui offroit leur société, et caressoit, sans prendre garde à leurs souffrances, les victimes qu'il venoit d'immoler, et à qui il savoit gré de la résignation avec laquelle elles avoient reçu leur arrêt. Mais, je le répète, cette résignation qui lui paroissoit simple, étoit pour moi une continuelle surprise, d'autant que plus d'un an s'écoula sans que rien parût troubler le calme de leur ame. Jerville et Agathe me répétoient sans cesse qu'ils s'aimoient, se prodiguoient devant moi les plus tendres protestations, mais ils sembloient avoir renoncé à tous projets, à tout désir, et que contens de leur sort le présent leur parût si doux qu'ils oubliassent et le passé et l'avenir. Le vénérable Delmord, qui n'avoit jamais connu l'empire des passions, croyoit que son neveu avoit vaincu la sienne par respect pour ses avis; et la grosse Comtesse, qui ne voyoit rien que ce

qui frappoit sa pesante intelligence, ne se doutoit pas que le voile du mystère qu'elle dédaignoit pour elle pût cacher d'heureuses amours. Ainsi tout offroit à Vermur l'image d'un doux repos. Combien, cependant, mes amis étoient loin de cette tranquillité apparente, et que d'événemens se passèrent à l'ombre du mystère pendant le tems dont je parle ; mais ce ne fut qu'après de longues années que je les appris, et que la vérité vint déchirer le double bandeau que l'amour et une confiance inexprimable dans la vertu d'Agathe avoient placé sur mes yeux. Le lecteur qui n'est point, ainsi que moi, sous le charme, a peut-être déjà levé une partie du voile qui cache les secrets d'Agathe, mais il faut, pour remplir ma promesse, faire connoître sur le champ des circonstances dont je n'ai dû, pour la plupart, la connoissance qu'à la perte la plus cruelle.

On n'a certainement pas oublié le billet qu'Agathe remit à Jerville avant de s'expliquer devant moi et

Julie. Hé bien ! ce billet est maintenant dans mes mains, et en relisant les lignes qu'il contient, je me demande si la simplicité, la douceur, la soumission aveugle à ses devoirs, ne sont pas bien préférables dans une femme à un esprit supérieur, lorsqu'il ne lui sert qu'à traiter de préjugés les principes les plus respectables, et que, comptant sur sa fermeté, il lui apprend à braver les dangers qui suivront leur oubli. Si Agathe ne se fût pas persuadé qu'il suffisoit de se croire estimable pour l'être, et que des sermens prononcés au nom de l'*Eternel* n'avoient besoin ni de la sanction des lois, ni de l'aveu d'un père, elle existeroit encore, car elle n'eût jamais tracé ces lignes.

Billet d'Agathe à Jerville.

« Mon père se refuse à nos vœux, se rit de nos pleurs, et la plus froide tyrannie répond à nos prières : il veut que je renonce à toi ; il falloit donc qu'il me donnât son cœur de glace. Non, mon Alfred ; je n'aurai

point trompé ton espérance. Tu es l'époux de mon choix; tu es celui que le ciel fit naître pour moi : il m'y force ; je bannis tous les préjugés et ne connois plus que la voix de la nature. Je vais prononcer devant nos amis le serment de t'appartenir. Un écrit mille fois plus sacré que ceux que dicte l'intérêt, assurera tes droits. Que l'amour te guide ce soir jusqu'à mon élysée, et là, tu ne pourras plus douter qu'Agathe n'existe que pour toi. Lis ces mots avec calme, et que ta prudence me prouve que ce n'est point à tort que je te confie plus que ma vie ; car je ne murmurerois point, tu n'entendrois aucun reproche ; mais je ne survivrois pas à la perte de ma réputation ».

Ah, Agathe ! tu veux conserver ta réputation, et tu ne t'occupes point de ton honneur : tu crois qu'il est possible d'ensevelir ses fautes dans l'ombre ; tu n'apprendras que trop tôt que rien ne peut jamais les cacher, et quelques heures de délices seront payées par tes larmes

et ton sang. Que Jerville, le tendre, le passionné Jerville étoit loin de ces idées funestes, lorsqu'enivré d'amour, c'était à sa maîtresse elle-même qu'il retraçoit le bonheur dont il avoit joui : sa délicatesse lui défendant d'avoir un autre confident de son bonheur.

Lettre de Jerville à Agathe.

Le 30 mars 1767.

« Je vais te revoir mon Agathe ; les témoins importuns qui se trouveront entre nous ne pourront empêcher mes yeux de te confirmer ce que ma bouche te répeta vingt fois hier ; mais mon ame anéantie sous le poids de la félicité, depuis que mon cœur a senti les battemens du tien, ne peut résister à la volupté de te redire ses sensations (1) . . .

. . . .

(1) Je supprime les lignes où Alfred vantoit le prix des faveurs d'Agathe ; comment oser, au milieu des ombres de la mort, laisser entrevoir les roses de la volupté.

Précieuse retraite, séjour divin, tu me parois préférable aux palais les plus brillans ; c'est dans ton enceinte que se trouvent les véritables délices, puisque là seul ma bien-aimée a daigné, s'abaissant jusqu'à ma foiblesse, me prouver qu'une divinité peut, ainsi qu'une simple mortelle, savourer les plaisirs délectables qui font oublier les peines de la vie. Mais dis-moi, mon Agathe, quel sera l'heureux jour où je te reverrai dans ce lieu si digne, lorsque nous l'habitons ensemble, du nom d'Elysée. N'éloigne pas cet instant; pense que ce n'est que dans tes bras que je puis trouver la force de supporter la douleur de ne point te nommer publiquement ma femme. Il faut aimer comme sait aimer Alfred pour imaginer ce que je souffre de ce sacrifice. J'ai juré à tes pieds d'attendre du temps et des événemens ce bonheur. Je tiendrai ma parole ; mais n'oublie pas que ce n'est que sur ton sein que je puis prendre la force de résister au chagrin que me font éprouver les heures où je suis séparé de toi ».

Mademoiselle d'Entragues se livrant avec une sécurité profonde à l'amour que lui inspiroit Jerville, et calculant sans crainte et sans trouble les suites d'une liaison qu'elle croyoit avoir rendu légitime par le le serment qu'elle avoit prononcé d'être à son ami, répondoit avec le plus tendre abandon à la passion d'Alfred : si elle prenoit des précautions pour cacher à tous les yeux les faveurs qu'elle lui prodiguoit, ce n'étoit point comme une timide amante qui croit, en s'enveloppant dans l'ombre du mystère, échapper, en quelque sorte, aux remords qui la déchirent; mais comme une femme qu'un intérêt puissant force encore à cacher son hymen; et je le répete, loin d'imaginer qu'elle manquoit à la vertu en sacrifiant tout au bonheur de Jerville, sa confiance et ses propres lumières, et ses idées d'une fausse philosophie étoient telles, qu'elle se figuroit, en donnant à mon ami les plus tendres preuves de son amour, remplir un devoir sacré.

Cédant aux vœux qu'Alfred lui

adressoit dans sa lettre, elle lui promit, par une réponse que je supprime, que chaque jour elle viendroit attendre à son élysée les premiers rayons du soleil, bien sûre qu'à cette heure la Ricard ne penseroit seulement pas à la suivre. Sa santé fut le prétexte qu'elle prit pour ses courses matinales, et ce ne fut pas la seule fois qu'Esculape servit l'amour. M. Beaumont, consulté sur des douleurs de poitrine qui n'existoient pas, ordonna le lait et l'air du matin. Je fus le premier à appuyer l'opinion du Docteur. Crédule confiance! je protégeois, sans m'en douter, les transports de Jerville. Lorsque j'offris à Agathe de l'accompagner, elle me répondit que ce seroit pour elle un grand plaisir; mais que le but de ses promenades étant toujours à l'élysée, où, comme je le savois, aucun homme n'entroit, elle ne pouvoit, sans effaroucher la prude Ricard, déroger pour moi à cet usage; ainsi la perfide, sous le voile de la retenue, sut m'éloigner d'elle pour s'abandonner

sans contrainte aux tendres sentimens que lui inspiroit Jerville. Tant que la belle saison dura, tout sembla s'accorder pour la félicité de ces amans. Jerville avoit, comme on le sait, une clef du parc : il en fit faire une à Bruxelles de l'élysée ; et, devançant l'aurore, il traversoit le bois qui est entre la route de Valenciennes et les murs de Vermur. Arrivé à la grille du parc, et suivant un sentier qu'il avoit tracé dans le plus épais d'un taillis, tenant à la palissade qui étoit au pied de la tour, il pénétroit, sans être aperçu, dans ces lieux, autrefois l'asile de l'innocence : c'étoit la fidèle Madelaine qui l'y recevoit, et toujours avec un nouveau plaisir. Cet enfant de la nature voyoit dans Alfred l'époux de sa jeune maîtresse, et croyoit servir la vertu en protégeant leur amour. Placé sous la garde du silence, rien ne le troubla jusqu'aux premiers frimas. Mes amis marchoient sur des volcans ; mille piéges les entouroient ; ils ne les appercevoient point, et vivoient dans une

sécurité profonde, lorsque tout-à-coup leur tranquillité fut troublée de la manière la plus cruelle. Un froid très-piquant et une neige épaisse, qui couvroit la terre, empêchoit, depuis plus de deux mois, Agathe de se rendre à l'élysée. Le cœur d'Alfred partageoit le deuil de la nature. Quelques instans, saisis à la dérobée, ne pouvoient suffire à la vivacité de ses sentimens. Ce n'étoit point assez pour lui de dire j'aime; son ame ardente avoit besoin de s'épancher dans celle d'Agathe. Le Baron paroissant ne plus se souvenir que Jerville avoit osé aspirer à la main de sa fille, les voyoit ensemble sans la moindre inquiétude; et la Vicomtesse, Robert, le Major, sembloient avoir renoncé à tout projet contre leur repos. Agathe, trompée par cette bonace, et ne pouvant résister aux larmes de son ami, consentit à le recevoir dans son appartement, d'autant que mademoiselle Ricard étant malade, elle n'avoit point à craindre qu'elle l'observât. M. d'Entragues qui, par un

hasard singulier, servoit toujours la passion d'Alfred, avoit engagé son jeune ami, il appeloit ainsi Jerville, à venir passer quinze jours à Vermur. Sa présence, dont j'étois loin de prévoir les suites funestes, me fit grand plaisir. Mon amitié pour lui augmentoit à chaque instant; et, ainsi qu'Agathe, je trouvois que les momens qu'il nous donnoit s'écouloient trop promptement.

Ces jours délicieux, au gré des deux amans, étoient suivis de nuits mille fois plus délectables. Déjà quatorze fois l'aube trop matinale avoit surpris Alfred auprès de son amie; une seule leur reste. Les heures qui la composent semblent s'écouler avec une rapidité effrayante. Le jour est prêt à paroître : Agathe presse Jerville de la quitter; il demande encore un instant, l'enlace de ses bras, et paroît enchaîné près d'elle par un pouvoir invincible, tandis qu'Agathe, jusqu'à ce jour, si calme, si tranquille, éprouve un

tremblement involontaire, c'est avec peine qu'elle étouffe ses soupirs et lui cache ses larmes. Enfin, Jerville consent à gagner le cabinet de toilette qui donne sur la terrasse, et où, quatre ans avant, la touchante pitié avoit reçu la pauvre Fanchette. Il approche, l'ouvre et croit apercevoir des spectres en voyant. . . .
. . . . !
Mais je m'arrête; ce n'est point à moi à peindre cette scène que j'ignorai, je le répète, encore pendant de longues années. Mademoiselle Delcroix, à qui Agathe n'avoit point cru devoir cacher un autre événement d'une bien plus grande importance pour elle, étoit à Vermur depuis le séjour d'Alfred. Aussitôt qu'elle fut dans l'entière confidence d'Agathe, elle traça, par le plus louable de tous les motifs, les souvenirs de tous les événemens qui se passèrent sous ses yeux. Elle fut instruite sur-le-champ de celui dont je parle; et témoin des malheurs qui le suivirent, elle les consigna dans des fragmens que je

rapporterai de suite, certain que les êtres sensibles m'en sauront gré, et conviendront que Julie seule pouvoit leur peindre les déchiremens de son ame, qui fut également agitée par l'amitié, l'amour, la crainte, la pitié et l'horreur, dès le jour fatal où elle fut dépositaire des secrets de son amie.

FRAGMENS DE JULIE.

Premier fragment.

Cruelle vérité ! lumière importune, pourquoi êtes-vous venue frapper mes yeux ? que ne puis-je, fuyant au bout du monde, oublier les aveux de Jerville et d'Agathe ! Agathe, ton nom me rappelle à mes devoirs ; ne me suis-je point promis, depuis que j'existe, de me consacrer à toi. Auroit-on quelque mérite à servir ce qu'on aime, s'il n'en coûtoit aucuns sacrifices ? Le moment est venu de les faire tous à mon Agathe. Mais aurai-je la force de résister aux tourmens de mon

ame ! Personne n'entendra jamais mes plaintes; mes larmes retomberont sur mon cœur, sans qu'aucun être sensible les essuie. Hé bien ! je confierai au papier le récit de mes peines. . . . .
Si d'un œil indiscret on venoit y lire les secrets d'Agathe, que de reproches n'aurois-je point à me faire ! Je tremble à cette idée, la plume est prête à m'échapper, et cependant il me semble qu'un devoir important me commande de consigner dans un fidèle écrit tous les événemens qui pourront un jour servir à assurer l'existence d'un être déjà bien précieux pour moi. J'obéis à cette voix intérieure, et vais essayer de conserver le souvenir des événemens qui se sont passés depuis le moment où je connoissois Jerville. .
. . . .

Deuxième fragment.

L'absence, loin de calmer l'agitation de mon ame, n'avoit fait qu'aigrir mes douleurs; et je me

trouvai à Mons plus infortuné que je n'y étois arrivé. Cependant chaque lettre d'Agathe me prouvoit à quel point mon amie s'abusoit elle-même sur les bornes de la liberté que la nature donne à chaque être de penser et d'agir. Je frémissois des dangers auxquels elle alloit être livrée, et surmontant ma foiblesse, je me déterminai à revoir Agathe et Jerville; Jerville que l'excès de l'amour seul pouvoit aveugler sur les malheurs où il alloit entraîner mademoiselle d'Entragues. J'arrive, je veux parler à mon amie, elle ne m'écoute point et confond ma raison par ses brillans sophismes. Je la plains, et mon foible cœur qui n'ose la condamner, me fait presqu'imaginer que je m'abuse (1). . . Mon ame est encore ébranlée

(1) Ici, avec des expressions différentes, Julie rapportoit tout ce que j'ai déjà dit dans ces mémoires. Son amour pour Jerville, malgré qu'elle voulût se le cacher, s'y peignoit à chaque ligne; mais le lecteur qui connoît le cœur de Julie, me pardon-

du choc cruel que me fit éprouver l'instant fatal où mon Agathe, oubliant toutes les conventions sociales et celles mille fois plus sacrées de la nature, crut, par un simple serment, devenir l'épouse d'Alfred, et c'est moi qui le reçus ce serment. Dieu seul saura jamais ce qu'il m'en coûta pour me taire. Mais pourquoi Saint-Fal ne fit-il point briller à leurs yeux le flambeau de la vérité? . . . . .
Calme trompeur qui suivis ce jour à jamais affreux, vous ne parvîntes pas jusqu'à mon ame; la douleur me consume depuis plus de six mois; le coup de la mort vient de m'être porté; je ne survivrai à mon malheur qu'autant de tems que je serai nécessaire à Agathe . . . . . .
Cruelle amie, comment m'as-tu ravi si long-tems ta confiance; mais je te

---

nera de supprimer toute cette partie de ses fragmens, qui ne feroient qu'une répétition. Toutes les fois qu'il se trouvera des lacunes, on voudra bien penser que mademoiselle Delcroix rendoit compte d'événemens dont j'ai déjà parlé.

pardonne ; c'est dans mon sein que tu verses le secret de tes peines. Tu te reposes sur moi du soin de te sauver, tu as raison ; moi seule sais t'aimer assez pour ne pas confondre l'égarement avec le crime ; mais pourquoi avoir chargé ton heureux amant de me remettre la lettre où tu m'apprends et ta défaite et tes tourmens et sa félicité : crois-tu que j'eusse besoin qu'on ajoutât à l'intérêt que m'inspirent tes malheurs ; imaginois-tu ? . . . . . Mais je divague sans cesse et ne puis fixer mes idées. Ta lettre que je vais transcrire dans ce journal avant de la livrer aux flammes, y apportera plus d'ordre que tout ce que j'essaierois à écrire.

Lettre d'Agathe à Julie.

Ce 10 décembre 1767.

« Il faut enfin, Julie, que tu connoisses la vérité toute entière ; malgré la différence de nos opinions religieuses, je sais que tu es digne

de m'écouter. J'espère que tu sentiras que je ne suis point coupable, et surtout je ne doute pas que tu ne me serves même en me blâmant...
. . . . »

Par les raisonnemens les plus captieux, mon Agathe cherche dans cet endroit de sa lettre à me persuader que le consentement de deux êtres qui s'engagent l'un à l'autre, suffit pour rendre le mariage légitime, et qu'ainsi elle a dû regarder Jerville comme son époux et lui en accorder tous les droits. O mon dieu, dans votre justice, distinguez l'erreur où elle est entraînée du penchant au vice. Agathe aimeroit mieux mourir que manquer aux devoirs qu'elle reconnoît; elle se croit innocente, daignez la juger telle, et ne souffrez point que le désespoir et la honte deviennent son partage.

La nature entière, continue mademoiselle d'Entragues, servit jusqu'à ce moment un amour fait pour l'honorer. « Mon Alfred, tou-

jours plus tendre, plus soumis à mes desirs, sembloit avoir perdu, pour me plaire, cette fougue, ces emportemens que nous lui avions mille fois reprochés. Heureux de ma tendresse, il ne demandoit aucun autre bien. Tu imagineras facilement que moins il pensoit à ceux que pourroient lui offrir mes richesses, plus j'en étois occupé pour lui. Mais, je dois te l'avouer, je desirois que notre hymen restât caché sous le bandeau de l'amour jusqu'à l'instant de ma majorité; et autant j'ai cru inutile d'essayer à lutter contre le despotisme avec lequel mon père m'a ordonné de renoncer à Jerville, autant j'étois assurée de refuser avec une fermeté inébranlable, tout autre parti, puisque je n'eusse pu en accepter aucun, sans me montrer coupable du plus grand des parjures. Je souhaitois que pendant les années qui précéderoient la publicité de mon mariage, Alfred parvînt à la plus éminente fortune militaire. Son nom, les services de ses ancêtres, l'amitié de mon père qu'il devoit

conserver par cette conduite, et surtout ses nobles et brillantes qualités, m'assuroient que je ne serois pas trompée dans mon attente, et que la gloire de mon amant forceroit au silence tous ceux qui eussent pu blâmer ma conduite; car, je dois en convenir, après la félicité qui tient au sentiment tendre, l'opinion publique est ce que je connois de plus précieux pour une femme; et si jamais le sort devoit me ravir le bonheur d'aimer et de l'être, je ne pourrois m'en consoler que par une réputation sans tache. Juge avec quelle douleur je vois mon plan prêt à être renversé par un événement que la joie qu'il cause à Jerville peut seule modérer. Oui, Julie, je serai peut-être forcée de parler, et d'attendre comme une grace qu'on m'unisse à Jerville; tandis que sans ce malheur, ayant une fois atteint vingt-cinq ans, possédant de la fortune de ma mère plus de cinq cent mille francs, j'eusse été libre de faire connoître ma volonté au baron d'Entragues. Cette idée

me désespère; je suis loin d'être décidée à ce parti, que je ne prendrai que si je n'ai aucun autre moyen. S'ils m'échappent tous, il faudra bien m'y déterminer pour remplir mes nouveaux devoirs : oui, mes devoirs ! car il n'y a plus à en douter, je porte dans mon sein un gage de l'amour de Jerville. Voilà, Julie, le cruel secret que je ne pouvois confier qu'à toi. Viens aussitôt que tu auras reçu ma lettre, toi seule peux fixer mes irrésolutions, et juger entre moi et Jerville, qui pour la première fois ne pense point comme son Agathe. »

Je vais me rendre auprès de mademoiselle d'Entragues, je l'ai promis à Jerville sans vouloir rien entendre de plus que ce que contenoit la lettre de son amie. Qu'auroit-il pu me dire que je ne pensasse ! Oh ! pourquoi ne puis-je, recevant au moment de sa naissance l'innocente créature que porte dans son sein mademoiselle d'Entragues, fuir avec cet enfant au fond des déserts : là, mes

tendres soins, une solitude profonde, le déroberoient aux malheurs qui l'attendent dans la société, où jamais ce pauvre petit être ne sera heureux : Julie seule sauroit l'aimer comme on doit aimer l'enfant de Jerville. . . . . Je souffre des tourmens affreux en pensant qu'Agathe ne s'afflige que parce qu'elle va devenir mère ; c'étoit en perdant le bien précieux de l'innocence qu'il falloit succomber à la profonde tristesse qui suit le remords. Mais à présent elle devroit reprendre courage, et être consolée par l'espoir des biens que lui prépare la nature. Agathe ! Agathe ! tu trompes mon attente, et j'en ressens un si cruel chagrin, que depuis vingt-quatre heures je n'ai encore pu me résoudre à te revoir ; et j'ai employé tout ce temps à tracer ces feuilles où chaque événement qui pourra intéresser l'existence de ton enfant sera désormais consigné.

Troisième fragment.

Quelques jours qui ont amené plus

d'événemens que beaucoup d'années, se sont écoulés sans que j'aie quitté Vermur et sans que je me sentisse la force de prendre la plume. Enfin, faisant cesser les combats que l'amitié et le malheur de trouver mon amie moins digne de mes sentimens, se livroient dans mon sein, je pris seule et à pied le chemin de Vermur. Il n'étoit que huit heures du matin; le soleil le plus brillant, qui en se jouant au travers des branches, venoit peindre des couleurs du prisme la neige dont la terre étoit couverte, eût fait trouver à tout autre qu'à moi des charmes à l'hiver même, mais la teinte sombre de mon ame rembrunissoit tout ce qui m'environnoit; j'étois au milieu de ce bois ou j'avois été si heureuse en sauvant Fanchette des suites de son désespoir, et par un retour douloureux, je regrettois presqu'en ce moment les secours que j'avois prodigués à cette jeune fille, car il me sembloit que son exemple étoit devenu un encouragement pour Agathe, et il m'étoit difficile d'espérer pour

elle un sort aussi favorable que celui de la femme de Thomas. Au milieu de ces tristes pensées, car il n'en existe point de plus douloureuses que celles qui tendent à réprimer notre sensibilité sur les infortunes de nos semblables, j'arrivai à la grille du parc. Antoine, celui des gens d'Agathe qui lui est le plus attaché, étoit à m'y attendre. Mademoiselle, me dit-il, m'a envoyé ici pour vous prévenir qu'elle est à l'élisée. Je fus bien aise que notre première entrevue se passât dans ce lieu, car Jerville, me disois-je, n'y sera certainement point, et je ne sais par quel sentiment il me paroissoit pénible de les voir ensemble. Je hâte donc le pas pour arriver dans cette retraite où jadis ma présence suffisoit au cœur d'Agathe. J'ouvre, je traverse les bosquets; j'aperçois Madelaine, mes signes l'interrogent sur le lieu où je trouverai Agathe, ses signes me répondent qu'elle est dans le cabinet de musique. Je gravis le sentier, je frappe, et c'est Jerville qui m'ouvre. Sa vue, l'air calme de ma-

demoiselle d'Entragues me firent mal, mais n'étois-je pas destinée à souffrir*. . . . . ! Enfin, me dit Agathe en venant se jeter dans mes bras, je te revois, mon amie, et ta présence m'assure que quelque parti que je prenne je puis compter sur tes soins.

MOI.

Tu n'as pas dû en douter; ne t'ai-je pas répété vingt fois que je t'appartenois; j'eusse pu souhaiter... Mais ce n'est pas l'instant de discuter sur la conduite que tu eusses dû tenir, il ne faut que songer à te sauver du malheur . . . .

JERVILLE.

Quoi! Julie, la sensible Julie regarderoit-elle aussi mon bonheur comme une infortune; pensez, aimable amie, que ce n'est que de cet instant que mon Agathe est bien à moi . . . . .

JULIE.

Jerville, je ne puis vous croire capable d'égoïsme, et cependant votre passion vous en fait tenir le langage ; pouvez-vous ne pas prévoir les maux qui vont fondre sur Agathe, si son père reste insensible à ses prières.

JERVILLE.

Qu'elle se confie à mon cœur elle n'en connoîtra point, car il n'existe aucune infortune au sein de la nature.

JULIE.

Il ne faut pas l'outrager pour jouir de ses bienfaits, et les droits d'un père sont tellement sacrés, que qui les méconnoît ne sauroit être heureux ; mais, je le répète, il n'est plus temps de discuter, il faut s'occuper du parti qu'il reste à prendre.

AGATHE.

C'est sur ce parti que Jerville et

moi nous différons entièrement d'opinion, et toi seule peux nous servir d'arbitre.

JULIE.

Je suis prête à vous entendre.

AGATHE.

Hé bien! écoute le parti auquel mes réflexions me font tenir plus fortement : à chaque instant, d'après la parfaite connoissance que j'ai acquise du caractère de mon père, je regarde comme le plus grand des malheurs d'avoir à solliciter son indulgence, car je suis convaincue qu'il n'y en a point à attendre d'un caractère aussi despotique que le sien ; lui confier mon secret me paroîtroit donc la chose la plus dangereuse, ou, pour le moins, la plus inutile. Lui faire révoquer son arrêt sans lui dire que dans peu je serai mère, impossible ; l'inflexibilité et l'orgueil sont à ses yeux des vertus ; qu'espérer d'un homme qui déifie

tous ses défauts ; se taire est donc la seule chose raisonnable.

JULIE.

Se taire, quand les événemens parleront . . . . .

AGATHE.

Il n'en est aucun qu'on ne puisse ensevelir dans l'ombre du mystère ; tu ne doutes point, Julie, de mon courage, et tu ne peux imaginer combien j'en aurai pour éviter le blâme ; je suis donc certaine de dérober à tous les yeux ma grossesse.

JULIE.

Si tu y parviens, comment cacher le moment où tu seras mère.

AGATHE.

Je n'ai point oublié de quelle manière Fanchette fut délivrée, pourquoi ne le serai-je pas de même ?

n'aurais-je pas de plus qu'elle cette force d'ame qui n'existe que dans notre classe ? Dès les premières douleurs je viendrai ici. Tes soins et ceux de Madelaine me suffiront, et aussitôt que mon enfant sera né, tu le prendras dans tes bras. Une chaise de poste t'attendra dans le bois, tu y monteras avec lui. Je laisse à ton choix la route que tu voudras prendre, toutes me sont indifférentes pourvu que tu ne t'arrêtes qu'à quarante lieues d'ici.

JULIE.

Cruelle ! et j'y abandonnerois ton fils, celui de Jerville, non, ne le penses pas.

AGATHE.

Qui te parle de l'abandonner ? Julie, tu me méconnois, et c'est un malheur de plus. J'aurois imaginé qu'avant de me juger tu aurois dû au moins m'écouter. Crois que mon cœur souffrira infiniment d'éloigner

de moi ce précieux enfant, mais il faut craindre les effets de la sensibilité si souvent opposée aux règles de la prudence. C'est pour mon fils bien plus que pour moi, que je veux conserver une réputation intacte, et surtout ne me point mettre à la merci du baron d'Entragues.

L'homme dans les premières années de l'enfance, végète comme la plante. Un air pur, une nourriture simple, abondante, de l'exercice, et une entière liberté, sont mille fois préférables pour lui aux rafinemens du luxe qui nous environne, et qui dessèche dans nos enfans les principes de la vie avant qu'ils soient développés. Je regarderai donc comme un grand bonheur pour mon enfant de passer ses premières années dans un village.

JERVILLE.

Oui, si c'est auprès des auteurs de ses jours.

AGATHE.

Souffrez Alfred, sans m'interrompre, que j'expose mon plan à Julie, ensuite elle entendra le vôtre.

Lors donc, mon amie, que tu auras franchi une assez grande distance pour être certaine que tu seras arrivée dans une province où nous n'aurons point à craindre d'être connues ni l'une ni l'autre, tu t'arrêteras dans le village dont l'aspect te paroîtra le plus riant, où l'air embaumé par de riches vergers, sera raffraîchi par des sources limpides, car il est impossible de douter de l'influence des objets physiques sur nos facultés morales, tu te feras conduire chez le pasteur du lieu, et après te l'être rendu favorable par des aumônes considérables pour ses pauvres, tu t'informeras de lui quelle est la femme la plus honnête de son village ; ce sera à elle que tu remettras mon enfant, en payant d'avance six ans de sa pension, que

je porterai à une somme suffisante pour ajouter à l'aisance de sa mère adoptive, mais point encore assez considérable pour qu'on le fasse vivre dans un état différent de celui de la famille de cette femme, qu'il faut qu'il regarde pendant tout ce temps comme sa mère.

Ce temps servira à l'accoutumer à une vie simple et frugale, avantage que rien ne peut compenser. Ces années amèneront l'époque de ma majorité. Libre de mon choix, Jerville recevra publiquement ma main; alors l'enfant de mon cœur, conduit par lui près de moi, y sera reçu comme son fils; on ne s'étonnera pas de mon indulgence et de ma tendresse pour ce pauvre enfant, car on sait que toute femme sensible adopte avec plaisir l'enfant de l'homme qu'elle aime.

JULIE.

Et ainsi tu priveras ton enfant de ta fortune?

AGATHE.

Je ferai lors de mon mariage de tels avantages à Jerville, que mon fils, sans être censé m'appartenir, aura une fortune suffisante pour ne point envier celle des enfans que l'hymen pourra me donner.

JERVILLE.

Plus j'écoute ce plan, plus il m'est difficile d'imaginer que ce soit mon Agathe qui l'ait formé. Quoi! c'est cette femme que j'ai toujours vue si tendre, si sensible, qui peut supporter l'idée d'éloigner d'elle le fruit de notre amour, et de le confier à un être mercénaire!

O ma bien-aimée, songez donc que cette femme à qui vous voulez remettre votre fils n'aura plus même d'intérêt à lui prodiguer ses soins, puisqu'elle aura reçu d'avance le prix qu'elle devroit attendre.

AGATHE.

Pourquoi imaginer qu'elle ne s'y attacheroit point ?

JERVILLE.

Impossible de s'en flatter ; car, en vain voudroit-on chercher quelques qualités du cœur dans celle qui vend le lait dont doit être nourri son enfant ; non, la cupidité est le seul sentiment qui la conduise, et si nos nourrices ont pour nous quelques soins, ce n'est que comme on voit leurs maris cultiver le champ qui doit les faire vivre par ses fruits : aussi, Agathe, votre enfant, dont on n'aura plus rien à attendre, sera-t-il regardé dans cette famille comme un fardeau inutile, et à peine si l'on daignera partager avec lui une subsistance qu'on lui devra ; que feront sa vie ou sa mort ? les jours de son existence n'apporteront désormais aucun profit, et causeront quelque embarras de plus ; mais

enfin supposons qu'un dieu veille sur sa destinée, et qu'au milieu de souffrances de tous les genres, dont le hideux tableau révolteroit votre délicatesse, il parvienne à l'âge où les organes, en se développant, sont susceptibles d'obéir à l'ame, âge qui arrive bien plutôt qu'on ne veut le croire, c'est alors que cette frêle et précieuse créature sera en butte à des maux bien plus grands encore, car ils influeront sur toute son existence morale, mille exemples contagieux développeront les germes des vices qu'il aura sucés avec le lait de sa nourrice, heureux si un jour il ne me force point à mourir de honte en l'entendant m'appeler son père, car vous ne daignerez point lui donner celui de votre fils . . . . ; non, jamais, Agathe, je ne consentirai à votre injuste et barbare projet, dont le moindre danger seroit de voir périr mon fils au milieu des horreurs de la misère, ou d'être obligé de rougir de son existence. Réfléchissez donc bien au parti que vous

voulez prendre; s'il vous est impossible d'être mère, dites-le moi, Agathe, et le même coup tranchera ma vie et celui de votre enfant au moment où il verra le jour.

AGATHE.

Quelle horrible image!

JERVILLE.

Moins que celle que vous me présentez . . . . . , Agathe, il n'est plus temps pour toi de te rattacher à des préjugés que tu as blessés; et qui fut amante doit savoir être mère; ou elle forceroit à croire que le seul attrait du plaisir . . . . . !

AGATHE.

Arrêtez, M. de Jerville, et pensez qu'en me donnant à vous, je n'ai point dû imaginer que vous oseriez m'insulter.

JERVILLE, *en se jetant aux genoux d'Agathe.*

Pardonne, ame de ma vie, aie pitié d'un malheureux que la douleur et l'amour paternel égarent ; cesse d'armer tes beaux yeux d'un courroux qui me tue . . . . . , oublie ce que j'ai dit, et consens à assurer mon bonheur et le tien en fuyant avec moi.

AGATHE, *le relevant.*

Il faut bien te pardonner, Alfred, puisque je ne pourrois cesser de t'aimer sans être la plus infortunée de toutes les femmes; mais pour consentir à ce que tu désires, je ne puis m'y résoudre, et je suis sûre que Julie sera de mon avis.

JERVILLE.

Et moi je suis convaincu que mademoiselle Delcroix, si elle n'adopte point mon plan, ne pourra le désapprouver entièrement.

Le baron d'Entragues en me refusant ta main, décida ou que nous serions éternellement malheureux, ou entièrement déplacés dans la société. Y vivre l'un sans l'autre, n'étoit qu'une longue agonie; nous unir malgré les vœux de ton père, étoit renoncer pour toi à tout ce que les hommes appellent fortune, réputation. Je l'ai bien senti lorsque tu comblas mes vœux; mais j'ai reçu tous ces sacrifices parce que je me suis trouvé capable de t'en dédommager par des biens plus réels et infiniment plus précieux. Tu as cru quelque temps que tu pourrois réunir et ceux de l'amour et ceux de convention, tu te plaisois dans ton erreur. Je n'ai point voulu te l'enlever, puisque ton père pouvoit, ouvrant enfin les yeux, voir sa félicité dans la nôtre. Mes tendres soins, mon assiduité près de lui, mes efforts pour lui plaire pouvoient opérer ce miracle qui eût assuré notre félicité à tous; mais le démon de l'ambition qui le tourmente, les ruses de la Vicomtesse ont été plus

puissantes que la voix de la nature, et il ne peut se résoudre à me nommer son fils. L'être des êtres à voulu faire cesser cet état d'une pénible contrainte : le doux gage de ma tendresse qui existe dans ton sein, nous apprend assez quelle est sa volonté. Fruit de l'amour et de la nature, il nous dit que nous ne devons vivre que pour ces deux divinités ; il existe encore un peuple sur la terre qui sans avoir la barbare rusticité des nations entièrement sauvages en a la simplicité. C'est au milieu de cette brave nation, qui, avec une poignée d'hommes résiste à tout ce ce qui s'arme pour lui ravir sa liberté que je veux te conduire ; là, tu trouveras la bienveillante hospitalité : ce ne sera point le froid égoïsme habillé des couleurs d'une politesse recherchée qui te repoussera en paroissant t'accueillir. Tous les cœurs s'ouvriront pour nous, et surtout celui de l'illustre Paoli, dont l'ame ardente communique presque avec la prescience divine, et pour lequel j'aurai facilement des recom-

mandations puissantes ; il nous recevra, j'en suis certain, comme ses enfans. Tu aimes la gloire, Agathe, et les lauriers sont à tes yeux la plus belle parure. Quelle plus noble occasion d'en cueillir que celle de défendre un pays dont tous les vœux se bornent à conserver son indépendance, et à se soustraire à la rapacité d'un État qui calcule le sang et la sueur de ses habitans comme une partie de son lucre (1) ! Il ne manque à Paoli que plus de talens militaires et une connoissance plus parfaite du genre de guerre auquel les Corses sont propres, et j'ose croire, d'après l'é-

---

(1) La Corse, au moment où Jerville parle, n'étoit point devenue une possession française ; ce n'étoit donc point contre sa patrie qu'il vouloit porter les armes, mais contre Gênes. Autant tout homme sage doit craindre d'aider de ses moyens à la subversion d'un gouvernement reçu dans quelque pays que ce soit, autant il est simple de chercher à défendre une nation quelconque du joug que veut lui imposer une nation étrangère.

tude que je fais depuis six mois du caractère de cette nation, et de la localité de cette île, que je pourrois être vraiment utile à ce général, et contribuer au bonheur d'un pays qui, pour son propre intérêt et celui de toute l'Europe, doit conserver sa liberté.

Tandis que je servirai la nouvelle patrie que je me serai choisie, toi, mon Agathe, qu'enfin je pourrai nommer ma femme, tu jouiras de toute la félicité qu'offre la nature à qui sait se contenter de ses dons; car, j'obtiendrai facilement une concession assez considérable pour te faire vivre dans la douce aisance, que l'on ne connoît que dans les pays dont toute la richesse consiste dans un sol fertile : richesse bien préférable au brillant clinquant de notre luxe, qui, tu en convenois toi-même, altère autant nos forces physiques que morales. Ce sera dans cette habitation embellie pour toi par mes soins, que mon fils recevra le jour, et que, nourri de ton

lait, il ne sentira l'existence que par son bonheur, et n'aura point à rougir de sa naissance, car dans cet heureux pays, le vice seul est en horreur, et il fera ta félicité comme ses vertus feront la gloire de ton âge mûr ; ainsi, la réputation dont tu jouiras, due tout entière à l'exercice constant de tes devoirs, et surtout à ta noble franchise, ne sera point un bien usurpé, et sera mille fois préférable à celle que tu ne conserverois, en restant en France, que par une ruse indigne de toi et de moi.

Jerville avoit fini de parler que je l'écoutois encore, j'étois émue de ce qu'il venoit de dire, et j'eusse voulu, aux dépens même de mon propre bonheur, faire passer dans le cœur d'Agathe l'exaltation du mien, car j'eusse été certaine alors qu'en adoptant le plan d'Alfred, elle eût été heureuse. Si elle eût eu ma manière de sentir, je n'eusse pas hésité à lui dire : suis ton amant, et puisque tu as manqué pour lui à tes

devoirs envers ton père, cherche à réparer cette faute en remplissant ceux d'épouse et de mère. Mais Agathe, la plus belle, la plus spirituelle des femmes, possédant les qualités les plus brillantes et les plus solides, n'a point ce qu'il faut pour être heureuse dans une solitude profonde. Elle aime Alfred, mais ce n'est point avec cet abandon qui fait tout oublier pour l'objet de son choix. Elle n'eût fait ni son bonheur ni celui de cet intéressant jeune homme en le suivant en Corse, aussi je me crus obligée de combattre le projet de Jerville, mais ce ne fut qu'après avoir fait sentir à Agathe tout ce que je trouvois d'odieux dans le sien. Je ne rapporterai point exactement ce que je lui dis pour le combattre; mon opinion sur le malheur où elle condamneroit son enfant en le confiant à des mains étrangères, se rapprochoit tellement de celle d'Alfred, que ce ne seroit qu'une répétition. Agathe n'avoit pas pensé un seul instant à quel point elle exposeroit ma réputation, en me chargeant de con-

duire ce pauvre petit dans le lieu où elle vouloit qu'il fût élevé. Je me gardai bien de le lui faire entrevoir, elle eût pu s'imaginer que mon intérêt dictoit mes réflexions. Je me bornai donc, après avoir, ainsi qu'Alfred, insisté sur les dangers que courroit son enfant chez une nourrice que l'on ne pourroit surveiller, à lui montrer toute l'injustice que je trouvois à ce qu'elle refusât de le reconnoître, lui assurant une partie de sa fortune; mais je vis, avec chagrin, que tout ce que je disois à ce sujet, sur lequel j'admirois la modération d'Alfred, la touchoit peu. Cependant elle paroissoit émue par la crainte que nous lui avions inspirée de voir son fils devenir la victime de ses cruelles précautions. Sa vie l'intéressoit; elle l'aimoit donc déjà; je ne pouvois douter de sa tendresse pour moi, et je me servis de ces deux moyens pour lui faire abandonner entièrement son plan.

Cherchant à donner à mes paroles toute la solennité qu'il me fut pos-

sible, je dis : Agathe, si tu persistes dans ton projet, ne crois point que je serve ta barbarie contre ton enfant. Si tu veux lui donner pour famille pendant ses premières années des gens que tu jugerois au plus dignes d'être tes valets, et que tu prétendes qu'il ne t'appelle point du nom de mère dont tu ne seras point digne de porter le titre, ce sera moi qui la deviendrai, sa mère. Oui, je m'éloignerai avec lui dès qu'il aura vu le jour, mais ne crois pas que je le remette dans des mains mercenaires. Ma fortune, toute médiocre qu'elle est, suffira, étant réalisée, pour le faire exister. Je me consacrerai à lui, et jamais, je le jure, tu ne nous reverras ni l'un ni l'autre.

Jerville m'écoutoit avec transport, Agathe étoit dans une agitation terrible; elle s'étoit levée et marchoit à grands pas; enfin, elle s'arrêta devant moi, et joignant les mains, elle s'écria : eh bien, Julie, que dois-je donc faire, quel parti

me reste-t-il à prendre, lorsque toi et Jerville me forcez à renoncer au seul qui, je l'avoue, me parut sage, en me menaçant l'un de mourir, l'autre de m'abandonner en m'enlevant mon fils ; vous savez bien ainsi enchaîner ma volonté puisque vous n'ignorez point que je ne puis supporter l'idée de semblables malheurs. Mais, je le répète, que faut-il faire. Dois-je, en fuyant ma patrie et ma famille, au milieu d'une horde presque sauvage, m'exposer à toutes les horreurs d'une conquête ; car jamais les souverains de l'Europe ne laisseront une nation foible étaler aux yeux de leurs sujets, le bonheur fallacieux qu'offre la liberté : parle, Julie, pourrois-tu me le conseiller? — Non, Agathe, non, je ne te donnerai point cet avis, car je suis trop certaine que ce parti ne feroit ni ton bonheur ni celui de Jerville.

Alfred, qui tenoit à son projet avec cette chaleur qu'il met dans tous ses desseins, m'interrompit pour essayer encore à me convaincre

de tous les avantages qu'il trouveroit en passant en Corse. Je les sentois, mais ne voulant point en convenir, j'étois encore plus inébranlable dans mes objections que si je n'eusse pas partagé sa façon de voir. Mon premier argument, celui auquel je ne croyois point qu'il eût de réponse à me faire, fut qu'il ne pouvoit enlever Agathe et former un établissement en Corse sans beaucoup plus d'argent que je ne lui en supposois, et il me paroissoit que c'étoit ce qu'il avoit complétement oublié. Je vois, Julie, reprit-il, que vous êtes persuadée que j'ai la tête tellement romanesque, que j'imagine que les génies élémentaires pourvoiront à notre subsistance dans cette île. Hé bien, ma charmante amie, vous vous trompez, tout est prévu. En vendant ma compagnie je me serois trouvé en état d'exécuter mon projet. Cependant je voyois avec chagrin que mon Agathe seroit privée de mille riens qui font le charme de l'existence des femmes, lorsqu'un événement imprévu et dont le bon-

heur de pouvoir offrir plus d'aisance à ma bien-aimée ne peut me consoler, vient de m'assurer une somme beaucoup plus considérable que je ne pouvois l'espérer. Je demandai à Jerville s'il me seroit permis de connoître cet événement qui paroissoit l'affliger en même temps qu'il ajoutoit à sa fortune. Alors il me présenta une lettre dont les caractères ne m'étoient pas inconnus. J'eus un triste pressentiment de ce qu'elle contenoit ; il ne me trompoit point. Elle étoit du pauvre capitaine Delmord. Son neveu l'avoit reçue depuis que je l'avois vu à Valenciennes. Cet excellent homme, sous l'écorce la plus rude, possédoit le cœur le plus sensible. J'eusse voulu pouvoir l'aimer autant qu'il m'aimoit. Il écrivoit à Alfred de Brest où, depuis qu'il avoit quitté Valenciennes, il étoit retenu par un état de langueur désespérant ; sa lettre étoit datée de son lit de mort. Chacune de ses expressions à Jerville me déchiroit en me prouvant que c'étoit son amour pour moi qui le con-

duisoit au tombeau . . . . . . Des pleurs s'échappèrent de mes yeux. Alfred me dit en me serrant la main : ces larmes sont assurément la plus douce des récompenses pour l'ame de mon malheureux oncle, car il n'est que trop vrai qu'il n'existe plus dans ce monde de douleurs, et voilà près d'un mois que nous l'avons perdu. Il avoit chargé son fidèle La Pierre de me faire passer sa lettre et ses volontés dernières aussitôt qu'il auroit fermé les yeux ; mais cet excellent serviteur a été tellement affecté de sa perte, qu'il n'a pu me les envoyer que depuis quelques jours. Le respectable George laisse tout son bien, qui est placé sur les plus riches armateurs de Brest, à son frère. Il me donne en traites sur Nantes et sur Paris, que j'ai reçues dans le même paquet, vingt-cinq mille francs. Ainsi, vous le voyez, Julie, dans un pays où il n'existe pour toute richesse, qu'une très-petite quantité d'une monnoie grossière, je me trouverois, avec cette somme, dans l'opulence, et ma

bien-aimée ne souffriroit aucune privation pénible. Jerville, Jerville, dis-je intérieurement, en voyant avec quel enthousiasme il me vantoit les charmes de la vie qu'il passeroit au milieu des délices de l'amour et de ceux de la campagne, tu es homme et ainsi que tes semblables, l'objet de ta passion te fait tout oublier, et tu ne t'affliges que foiblement de la mort d'un parent que dans tout autre instant tu pleurerois amèrement, parce que le legs qu'il te fait sert tes projets; et j'en éprouvai un léger mouvement de colère contre Jerville, qui me donna plus de force pour désapprouver entièrement qu'il arrachât Agathe à ses parens et à ses amis.... Je ne voulus point, dans cet instant, lire dans mon cœur, mais maintenant que je réfléchis sur ma conduite, je ne puis douter que, cédant ainsi que Jerville à la voix de mon interêt, je craignois, plus que l'on ne peut l'exprimer, de les perdre tous deux. Leur départ de la France eût été l'arrêt de ma mort, et comme la

nature redoute toujours le moment de la destruction, je jurai à Alfred, sans me rendre compte du sentiment qui me guidoit, que jamais je ne donnerois mon assentiment à son projet, et m'y opposerois de toutes mes forces. A merveille, Julie, reprit Agathe, tu nous désapprouves également, ainsi nous ne pouvons t'accuser de partialité, mais donne-nous donc un avis salutaire. Il est bien plus facile de dire : évitez tel chemin, car tel danger vous y attend, que d'indiquer la route qui doit conduire au but; aussi j'étois fort embarrassée de répondre à mon amie : enfin, ne consultant que ma conscience, je dis affirmativement à Agathe qu'elle n'avoit qu'un seul parti à prendre, c'étoit de parler avec une entière franchise à son père. Elle commença par m'assurer qu'elle n'en feroit rien. J'employai toute la force du raisonnement pour la convaincre, que l'orgueil et les préjugés dont elle n'avoit malheureusement secoué que ceux qui devroient être constamment respectés, dictoient sa con-

duite. Elle voulut s'en défendre, mais en vain pressée par la voix de la vérité qui m'inspiroit en ce moment, et celle du sentiment que parloit si éloquemment l'aimable Jerville, qui n'espérant plus lui faire adopter son projet s'étoit rendu à mon avis, elle fut obligée de nous promettre qu'elle apprendroit à son père ses liens avec Alfred, et elle convint que l'indulgence de son père pour Fanchette devoit l'y encourager. Puis sa grossesse étoit si peu avancée, que le Baron, en consentant sur-le-champ à son mariage, sauvoit entièrement sa réputation ; ce qui, pour un homme d'honneur, lui paroissoit le point le plus essentiel.

Jerville vouloit, pour ne pas exposer son amie au premier mouvement de la colère de son père, tout apprendre au respectable Delmord, qui se chargeroit de faire ce pénible aveu au Baron, mais Agathe s'y opposa : plus mon père, dit-elle, croira qu'il y aura de confidens de ce qu'il appellera ma honte, plus il

sera irrité ; et puisque vous exigez tous deux que je me ploye à une démarche aussi humiliante, que je crains qu'elle ne soit inutile, je veux la faire seule et à l'instant qui me paroîtra favorable. Nous lui observâmes que plus elle attendroit pour parler, moins elle trouveroit d'avantage à le faire. Je vous donne ma parole, dit-elle, qu'avant quinze jours, mon père sera instruit. Il a invité Alfred à venir passer ce temps à Vermur; qu'il y vienne, que sa présence me fortifie, que tu ne me quittes point, Julie, pendant ces instans, et je vous réitère la promesse qu'ils ne se passeront point sans que mon sort ne soit décidé. Nous reçûmes sa parole et lui donnâmes la nôtre de ne point l'abandonner. Alfred qui, pour ménager la sensibilité du respectable pasteur, n'avoit point voulu lui apprendre encore la mort de George Delmord, se décida à ne lui en parler qu'après les quinze jours si importans pour lui, et son prétexte auprès d'Agathe, fut qu'il ne se sentoit pas la force de supporter, outre sa

douleur, et l'anxiété dans laquelle il alloit vivre pendant les instans qui précéderoient celui ou le Baron seroit instruit de l'état de sa fille, la profonde affliction de son respectable oncle.

Agathe, naturellement jalouse, l'étoit de toutes les affections de Jerville, qu'elle vouloit qui n'existât que pour l'aimer; Aussi fut-elle enchantée qu'il ne s'occupât que d'elle pendant ce temps, et approuva son projet de cacher la mort du capitaine sans faire aucune objection. Jerville m'a dit depuis qu'il ne gardoit le silence sur ce triste événement, que pour qu'on ne connût point les moyens pécuniaires qu'il lui donnoit, moyens qui peut-être lui deviendroient bien nécessaires, si le Baron, loin d'être touché du malheur de sa fille, vouloit employer avec elle une rigoureuse sévérité, et que cette somme auroit pour elle une beaucoup plus grande utilité étant ignorée, puisqu'on le croiroit hors d'état de la secourir. Je l'approuvai,

pouvois-je ne pas louer toutes ses actions, la vertu et la sensibilité les guidoient constamment. Il étoit plus d'une heure lorsque la longue et pénible conversation que je viens de rapporter finit. Nous y avions traité tant de sujets importans, que je n'avois pas eu l'instant de faire part à Agathe de l'étonnement où j'avois été en trouvant Jerville dans l'élisée: elle m'apprit . . . .
Tous les lieux sont donc remplis de leur amour! et il falloit en trouver l'image jusque dans l'élisée, cet asile qui fut si long-temps celui de l'amitié . . . . Tout dans ce moment m'y parut changé; ce n'étoit plus pour moi le séjour de la paix, non, ce n'étoit, à mes yeux que celui des tourmens éternels, et il falloit, dévorant mes souffrances, sourire aux détails qu'Agathe me donnoit des moyens qu'ils avoient employés, pendant six mois, pour s'y réunir. . . . . Ayant pensé, ajouta-t-elle, que nous aurions ici plus de sécurité pour la conversation que nous devions avoir,

je suis convenue avec Jerville de m'y rendre ce matin. Mais il est déjà tard, et il faut se séparer. Elle se leva; nous la suivîmes, et me prenant par le bras, elle me dit: viens, Julie, viens le conduire jusqu'à la grotte. Je me laissai entraîner; nous y entrâmes, et Alfred, après avoir dérangé une portion de sparterie qui en couvre un des côtés, poussa la porte qu'elle dérobe aux yeux et qui communique à un souterrain, dont, jusqu'à ce jour, j'avois ignoré l'existence et par lequel, depuis quelque temps, il arrivoit pour plus de sûreté....................
Je ne puis en démêler la cause, mais ce ne fut pas sans une sorte d'horreur et de crainte, que je le vis s'enfoncer dans sa sombre profondeur.....
Il avoit déjà disparu que mes yeux le cherchoient encore. Agathe, je crois, s'aperçut de mon trouble, car en refermant la porte de ces voûtes souterraines, elle me dit avec un sourire qui me blessa jusqu'au fond du cœur: sois sans inquiétude, il sera aussitôt que nous

à Vermur, et tu dîneras avec lui. Je ne répondis rien, et la suivis en silence jusqu'au château.

Voilà plus de dix jours que je passe à Vermur. Jerville, ainsi que me l'avoit dit Agathe, y arriva au même moment que nous, tant il avoit pressé son coursier, pour ne pas perdre une minute de celles qu'il devoit passer auprès d'Agathe. Il n'a point quitté son amie depuis ce moment, et cependant elle ne peut vaincre ses irrésolutions. Comment ne brave-t-on pas tout, excepté la vertu, pour porter son nom..... Ah! mademoiselle d'Entragues est loin de l'aimer comme........ Fatale idée, tu me poursuis sans cesse. Je souhaite bien vivement qu'Agathe parle à son père, qu'il consente à son bonheur; alors je ne serois plus nécessaire à mon amie, et je pourrois m'ensevelir dans une profonde retraite où je ne verrois plus rien de ce qui blesse mes yeux...

La liaison de mon père et de Ro-

bert avec la Vicomtesse que je hais autant que je la méprise, me rend leur société moins supportable que jamais. Tout me fait imaginer qu'ils ourdissent entre eux une trame contre Agathe et Jerville, et elle me paroît si noire que je tremble d'apercevoir la vérité . . . .
Nous sommes au quatrième acte d'un drame dont je redoute et désire le dénouement. Robert depuis quelque temps me caresse. La Ricard par de demi - confidences veut s'attirer les miennes. L'Abbé vante ma piété, ma retenue; mon éloge dans sa bouche n'est autre chose que la critique de ma pauvre amie, que veulent-ils donc . . . . ?
Je ne vois d'autre moyen de ne les plus craindre que de parler, mais Agathe hésite tellement, que peut-être ils la devanceront; alors plus d'espérance pour elle.

Quatrième fragment.

Non jamais je n'apprendrai à calculer les effets de l'insensibilité et

de l'orgueil ; Agathe connoissoit mieux son père que nous ne le connoissions, je tremble encore au souvenir de la conversation qu'elle vient d'avoir avec lui . . . .

Il ne restoit plus que deux jours de ceux que Mademoiselle d'Entragues nous avoit demandés pour se déterminer à instruire son père de son état. La fête de Bavay avoit servi de prétexte à Madame de Launoi pour passer quelques instans avec Robert, loin des regards importuns de M. d'Entragues, qui prétendant avoir à se plaindre du seigneur de ce lieu, n'a point voulu y aller avec elle ; ainsi cette fête donnoit à Agathe la liberté de parler à son père, d'autant que la grosse Comtesse qui s'ennuie partout et veut toujours s'amuser, a dit qu'elle suivroit son amie. Le Vicomte ne pouvoit se dispenser de l'y accompagner, et Saint-Fal, le seul de la société de Vermur dont l'ame soit maintenant à l'unisson de la mienne, je ne sais pour quelle raison, est

parti avec eux, on diroit qu'il cherche à se fuir lui-même. Partageroit-il les maux qui me déchirent. . . ? L'Abbé dont la dévotion à Sainte-Adélaïde est extrême, n'a pas manqué de se rendre chez le Pasteur de Bavay, et mon père étant obligé pour son service de passer quelques jours à Valenciennes, nous nous sommes trouvés absolument seuls à Vermur, le Baron, Agathe, Jerville et moi. Aussitôt que le bruit des chevaux et des voitures m'eut instruit du départ de la sœur et de l'amie de M. d'Entragues, je descendis chez Agathe. Voilà, lui dis-je, une occasion de parler à ton père, qu'il ne faut pas manquer, car il seroit impossible d'en trouver une plus favorable. Je le sais, me dit-elle, et j'en profiterai. Je l'embrassai pour l'en remercier.—Tu te réjouis, mon enfant, de ce qui bientôt fera couler tes pleurs, mais j'ai promis et tiendrai ma parole. Je l'assurai qu'elle ne s'en repentiroit point d'autant que si l'absence de la Vicomtesse lui donnoit le temps d'ob-

tenir le consentement de son père, on seroit certain qu'il ne reviendroit point sur sa parole, car le Baron n'y avoit jamais manqué. — J'en conviens, mais je n'aurai point cet aveu que vous espérez......et peut-être.........Elle me parut très-émue et me demanda la permission de me quitter pour avoir le temps de se remettre. Je voulois la retenir pour essayer de la calmer, mais elle me supplia de la laisser un instant à elle-même et elle passa dans son boudoir; je restai seule dans sa bibliothèque où l'on se réunissoit pour déjeuner.

Jerville qui avoit été à la manœuvre y vint avant le Baron. Je lui appris ce qui venoit de se passer entre moi et son amie. Le trouble où je la lui représentai l'affligea sensiblement; Dieu, dit-il, si c'étoit un funeste pressentiment, si le Baron, abusant de son autorité, alloit la punir de mes torts : cette idée me désespère et je voudrois presque retarder le moment d'une explication

si redoutable — et si nécessaire. — Julie, il eût mieux valu qu'elle me suivît en Corse. — Impossible, Jerville. Le bonheur d'Agathe est ce que vous desirez, et elle seroit parfaitement malheureuse en quittant la France. — Elle m'aime donc moins que je ne l'aime. — Je ne dis point cela, mais ou il faut qu'elle suive son plan, ou qu'elle parle au Baron. —Qu'elle parle donc, car vous concevez, Julie, que je ne dois ni ne puis supporter l'idée, qu'elle ôte volontairement à mon enfant son état dans la société. Comme j'allois lui répondre, M. d'Entragues entra. Sa fille l'ayant entendu, sortit de son boudoir et vint à sa rencontre avec l'air le plus calme; le doux sourire erroit sur ses lèvres. Elle embrassa son père qui la serra contre son cœur; qui n'eût dit en les voyant ensemble que l'amour de l'un devoit répondre à la tendre confiance de l'autre, et cependant aucun de ces sentimens ne les guida jamais.

On s'assit; lorsque le déjeuner fut

servi et que le maître d'hôtel se fut retiré, le Baron adressant la parole à Agathe, lui dit : Je t'ai peut-être fait attendre pour déjeuner, mais ce matin cette folle de Vicomtesse s'est avisé de vouloir faire à cheval une partie de la route de Bavay, elle m'a fait éveiller en me faisant dire qu'elle m'attendoit pour l'accompagner, et comme il est impossible de résister à ses désirs, au bout de quelques minutes j'étois à cheval auprès d'elle.

Robert qui, entre nous, a la folie d'être amoureux de la Vicomtesse, et qui habituellement cache avec peine la jalousie qu'il éprouve de la préférence que me marque madame de Launoi, dont l'amitié pour moi est au-dessus de toute expression, n'a pu dissimuler son humeur, lorsqu'en descendant il m'a aperçu. Nous étions à cheval, on lui présente le sien, il le refuse avec colère, dit qu'il fait un froid insupportable et se place dans le carosse de ma belle-sœur avec l'insipide Vicomte.

Saint-Fal n'avoit pu refuser à l'Abbé de le mener dans son cabriolet, et les deux voitures ainsi arrangées je me trouvai absolument seul avec la Vicomtesse — qui vous a mené plus loin que vous ne comptiez, reprit malicieusement Alfred. — Non. Je n'ai été qu'à une lieue d'ici : mais c'est qu'elle étoit tout occupée d'une aventure horrible qui vient d'arriver dans la famille de son mari, et que pour me la raconter, elle n'a été qu'au petit pas.

Je ne sais quel démon m'inspira la fantaisie d'apprendre quel étoit cet événement, et contre mon usage de ne jamais faire de questions, je demandai au Baron ce qui étoit arrivé de si fâcheux aux parens du Vicomte. — Une chose épouvantable. Vous savez que M. de Volnay habite Lille. Cet homme est puissamment riche, il n'a qu'une fille et cette fille devoit prétendre à faire le plus beau mariage, elle étoit même promise au Duc de **, parent de madame de Volnay, lorsqu'Eugénie

(c'est le nom de cette jeune personne) s'avisa de se prendre d'un beau feu pour un M. de Verzure à peine noble, qui ne possède rien que ses chiens, son fusil et l'espérance de succéder à un petit castel rapportant au plus 1500 livres de rente, et ce après la mort de son très-honoré père qui n'a pas-quarante-cinq ans. Non-seulement la petite personne aima de Verzure qui est, dit-on, beau et aimable, mais elle se mit dans la tête de l'épouser, et voilà ce qui est incompréhensible. — A ce mot Jerville étoit prêt à s'emporter. Agathe qui s'en aperçut lui fit signe de se contenir, et le Baron continua. — On a parlé au père en faveur de M. de Verzure. Il a refusé son consentement, mais point avec cette fermeté qui ôte toute espérance. Il eût dû s'empresser de conclure le mariage d'Eugénie avec le Duc, il n'en fit rien et il y a huit jours que sa fille est venue tranquillement lui déclarer qu'elle étoit grosse. A ce mot je me sentis prête à m'évanouir. — M. de

Volnay s'emporta, fit un éclat terrible. — C'est-là, dit Agathe avec un calme impossible à concevoir, un tort irréparable ; mais comment a fini cette aventure ? — De la manière la plus ridicule ; après que toute la ville de Lille a été instruite du déshonneur de M. de Volnay, qu'il est devenu lui et sa famille la fable de la société, il a eu la foiblesse de consentir au mariage d'Eugénie avec de Verzure. — Mais il me semble, dit Jerville, que c'étoit le seul parti à prendre. — Et cependant ce parti est généralement désapprouvé à ce que m'a dit la Vicomtesse qui est indignée, en pensant que la cousine de son mari a fait non-seulement un mariage détestable, mais qu'elle est déshonorée, car enfin son enfant naîtra au bout de trois mois de mariage. Madame de Launoi, dit Agathe, a une si grande vénération pour les mœurs, que sa colère ne m'étonne point. — Vous plaisantez, ma fille, mais je vous jure que la Vicomtesse en a beaucoup pour tous les principes

reçus. Pour les préjugés, dit Alfred.
—Les préjugés! Quoi, mon ami, pourriez-vous donner ce nom au respect qu'on doit à une illustre origine, je vois avec une douleur infinie que la noblesse perd tous les jours de sa dignité. La grossesse de mademoiselle de Volnay, son mariage, me font une peine infinie. — Je n'aurois pas cru, me hasardai-je à dire, que vous fussiez, Monsieur le Baron, aussi sévère sur ce point, et votre indulgente bonté pour Fanchette m'eût fait imaginer que . . . .
— Quelle différence ; Fanchette ne tenoit à rien, une fois mariée tout étoit réparé ; que son enfant soit né avant ou après le mariage, il n'en sera pas moins un fort bon charpentier ; mais que l'on puisse dire en voyant le petit-fils de M. de Volnay: il n'a dû le jour qu'à une foiblesse, sans l'indulgence de son aïeul il eût été sans état dans le monde ; c'est une idée insuportable, et j'avoue que cette seule pensée me fait frémir. Je suis désolé de n'avoir pas été à portée de donner à M. de Volnay

que j'ai connu à l'armée, le seul conseil salutaire dans sa position. Il falloit, au moment où Eugénie a eu l'audace de lui apprendre son état, la faire monter avec lui en chaise de poste, la conduire sur-le-champ à Paris, publier sa mort de cette ville où on l'eût tenue enfermée jusqu'au moment de ses couches sous un nom supposé; aussitôt on l'eût conduite sous le même nom dans un couvent où son existence ensevelie n'eût plus fait rougir sa famille. — Et son enfant? dit Jerville. — Le Gouvernement qui par des lettres de cachet sauve l'honneur des familles, n'a-t-il pas ouvert des asiles pour ces pauvres créatures qui, pour leur propre bonheur, sont mieux dans la classe du peuple que dans cet état mitoyen qui ne leur donne ni les ressources du travail ni celles dues à la naissance. — Mais vous supposez donc, Monsieur, dis-je, que M. de Volnay n'a aucune sensibilité, et sûrement l'oncle du Vicomte aimoit sa fille. — Croyez-vous, Julie, que je n'aime pas Agathe, hé bien! je vous jure

que si un semblable malheur pouvoit lui arriver, je ne me conduirois pas différemment. . . . .

Le Baron s'aperçut qu'une pâleur subite couvroit mon front, il me prit la main et dit en souriant, et j'avoue que ce sourire m'apprit à le juger mieux que je n'avois fait depuis que je le connoissois : que vous êtes enfant, Julie, vous voilà aussi émue que si jamais votre amie avoit rien à craindre de semblable. Non mon Agathe ne s'exposera point à avoir à rougir. Je connois trop *la noble fierté de son ame*. Vous avez raison, dit mademoiselle d'Entragues en se levant, et je jure par les mânes de ma mère, de mourir plutôt que mon père entende de moi un aveu semblable à celui d'Eugénie Volnay. J'en suis bien sûr, reprit le Baron en l'embrassant. Jerville étoit rouge de colère et la contraction de ses nerfs prouvoit la violence qu'il se faisoit pour ne point éclater. Nous étions l'un et l'autre dans le plus cruel état. Agathe étoit la seule de nous qui ne parût point troublée.

Le Baron parcouroit la gazette de France, sa fille s'étoit mise à son métier, pour moi je ne pouvois me résoudre à changer de place; et tandis qu'Alfred marchoit à grands pas en se frappant le front, j'étois restée le coude appuyé sur la table du déjeuner comme si j'eusse craint en faisant un seul mouvement, d'attirer la foudre qui grondoit au-dessus de nos têtes, lorsqu'on annonça la vieille présidente de **. Une des bizarreries de l'homme est donc de ne jamais distinguer ce qu'il craint ou désire, ou pour mieux dire de désirer et craindre en même temps une même chose. Avant l'arrivée de la Présidente, j'eusse donné tout au monde pour qu'un étranger fût venu mettre fin à l'état de gêne où nous nous trouvions les uns avec les autres. Madame de ** entre, la voilà, elle et toute son insignifiance: elle embrasse Agathe et assure en minaudant au Baron qui la salue, qu'elle ne connoît rien de comparable à sa fille. Je l'ai vu naître cette cette chère petite, dit-elle, je l'aime

comme une mère et je voudrois pour tout au monde que mes migraines et mes procès me laissassent la liberté de jouir plus souvent d'un si charmant voisinage. Cependant aujourd'hui, mon cher Baron, je passe la journée toute entière avec vous.

Assurément il étoit impossible que rien éloignât autant toute espèce d'explication que la présence de madame de **, c'étoit ce que j'avois souhaité. Eh bien! cet être si froid, si ridiculement occupé de petits intérêts, me faisoit un mal affreux dans l'état de trouble où j'étois, et à peine étoit-elle arrivée que j'eusse voulu ou qu'elle quittât Vermur, ou trouver un moyen d'aller dîner à Valenciennes; mais impossible. Pour Jerville qui ne pouvoit résister à la contrainte qu'il éprouvoit, il sortit sous le prétexte de faire sa toilette, et fit dire un quart d'heure après qu'il avoit reçu un billet de son oncle qui avoit besoin de lui, et qu'il ne reviendroit que pour souper. La Présidente a passé impitoyablement

la journée toute entière à Vermur. Agathe ne l'a point quittée d'une minute. Elle possède si bien l'art de paroître s'amuser lorsqu'elle s'ennuie à la mort, qu'il n'y a personne qui ne soit persuadé en sortant de chez elle, que sa présence lui a été infiniment agréable. Mais je crois cependant que celle de madame de **. qui dans toute autre occasion lui eût été à charge, lui a fait plaisir aujourd'hui, car il étoit facile de voir qu'elle éprouvoit une sorte de satisfaction de n'avoir plus à craindre de parler à son père, et redoutoit de se trouver seule avec moi. La journée a fini sans que j'aie pu lui dire un mot.

La Présidente ne faisoit que de partir lorsque la Vicomtesse et madame d'Entragues revinrent. On ne les attendoit que demain : mais, a dit madame de Launoy, en lançant un regard tendre au Baron, la journée m'a paru d'une longueur insupportable ; j'ai laissé le Philosophe, l'Abbé, Robert et le Vicomte, et

suis revenue avec la Comtesse, parce qu'au fait on n'est jamais aussi bien nulle part qu'ici. Quelle adresse! quelle perfidie dans cette femme qui n'a nulle espèce de sentiment pour le Baron, et qui veut lui faire croire qu'elle l'adore, et cela pour faire le malheur de mon Agathe! Je n'ai jamais souffert sa présence avec plus d'impatience : il n'est pas douteux qu'elle n'a raconté au Baron l'aventure d'Eugénie de Volnay, que pour lui faire craindre un malheur semblable à celui du père de cette jeune personne. L'humeur qu'a marquée Robert, n'étoit-elle pas une feinte pour lui laisser la liberté de parler au Baron. Tout me fait craindre qu'ils ne soient d'accord. Je crois entrevoir qu'il aime Agathe, et l'amour dans son ame peut facilement prendre le caractère de la haine, s'il soupçonnoit la cruelle vérité; mon Agathe seroit perdue, et tout me fait croire qu'ils en ont quelqu'idée; et d'après ce qui s'est passé pendant le souper, il n'est pas douteux que mademoiselle d'Entragues en est persuadée,

Jerville n'est revenu qu'au moment où on se mettoit à table, et en aperçevant la Vicomtesse, il a fait le mouvement que cause la vue d'un animal venimeux; mais il ne pouvoit fuir, et il a bien fallu qu'il prît sa place auprès de moi. La conversation commençoit à languir, lorsqu'Agathe, s'adressant à madame de Launoi, lui fit son compliment sur le mariage de sa cousine. La Vicomtesse parut interdite. Agathe, sans lui donner le temps de se remettre, parla de cet événement, à-peu-près dans le sens de son père, qui paroissoit jouir en la croyant de son avis. Jerville me serra la main et soupira. Je le regardai et ne lui dis rien. On rentra dans le sallon, et j'ai entendu la Vicomtesse qui disoit au Baron : pourquoi avoir parlé à Agathe d'Eugénie? — Mais . . . . ce n'est pas un secret. — Assurément; mais je croyois que vous ne deviez pas lui donner cet exemple de l'excès où peut être poussée l'indulgence paternelle. — Agathe sait bien que l'on ne peut me com-

parer à M. de Volnay; puis, quelle différence de ma fille à toutes ces petites personnes élevées au couvent! Vous avez dû entendre quelle est son opinion à cet égard, et vous voyez bien que ce n'est pas à tort que je compte *sur la noble fierté de son caractère*, et que j'ai bien su ce que je faisois en me conduisant avec elle comme je me conduis. La Vicomtesse a dit quelques mots bas que je n'ai pu entendre; mais je tremble qu'Agathe, en apprenant à madame de Launoi que son père lui avoit raconté l'aventure d'Eugénie, et qu'elle n'en ressentoit aucun trouble, loin d'avoir détourné les coups que cette femme vouloit lui porter, n'ait fait que l'irriter. J'éprouve une si grande agitation depuis la conversation de ce matin, que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Agathe n'a pas daigné me tranquilliser par un seul mot, avant de se retirer; et dans le peu que Jerville m'ait dit, j'ai entrevu le plus violent désespoir. Quelle sera la suite de cette crise! je tremble

qu'elle ne soit affreuse. Les premiers rayons du soleil éclairent déjà mon appartement, et j'ai passé la nuit entière à écrire. Le sommeil fuit de mes paupières ; je ne pourrois trouver le repos, en vain je le chercherois. Je ne me coucherai donc point ; peut-être qu'Agathe, à son réveil, me donnera quelques instans : je ne veux pas les perdre ; il faut décider le parti qui reste à prendre. Mais on frappe ; c'est Fanni : sa maîtresse me demande. Qu'est-il arrivé ! jamais Agathe ne s'éveille aussitôt ; je tremble que quelqu'accident n'en soit cause, et je vole auprès d'elle.

Cinquième fragment.

Mes pressentimens n'étoient que trop fondés : Agathe, l'infortunée Agathe est donc désormais à la merci de la plus méchante et de la plus méprisable des femmes. Ah ! mon Agathe, l'amour du plaisir, en prenant la forme de la philosophie, t'a perdue. Mais que servent mes ré-

flexions, il faut remplir la tâche que je me suis imposée, et conserver le souvenir des faits qui se passeront jusqu'à la naissance du fils de Jerville.

A peine Fanni étoit sortie de mon appartement, que je volai chez Agathe. Jamais, depuis l'instant où je la connois, je ne l'ai vue dans l'état où je la trouvai. La sérénité avoit disparu de son front : l'on voyoit dans tous ses traits les traces du désordre de son ame. A cette vue, je sentis des larmes brûlantes inonder mes joues. Agathe étoit malheureuse, j'oubliai tous les sujets de plainte que je croyois avoir contre elle pour l'aimer plus que jamais. En m'apercevant, elle voulu se lever de dessus une chaise longue où elle étoit pour venir à ma rencontre ; mais ses jambes ne pouvant la soutenir, elle tomba sur les genoux : qu'on juge de mon effroi ; je cours à elle, la relève, la serre contre mon cœur, la couvre de baisers et de pleurs, lui jurant de la servir de

tout mon pouvoir, ou de mourir de ma douleur, s'il n'étoit plus possible. Long-temps elle ne peut que pleurer, et nos larmes, en se confondant, font notre unique langage; mais enfin, faisant un effort sur elle-même, elle me dit : Tu me vois plongée dans le plus violent chagrin, et cependant j'espère encore sauver ma réputation et pouvoir exécuter mon premier plan : mais écoute le récit des événemens qui se sont passés cette nuit; j'ai besoin d'épancher dans ton cœur tout ce que le mien a souffert depuis quelques heures.

Jerville, dont l'amour augmente chaque jour, et qui ne compte l'existence que par les heures qu'il passe près de moi, a mis tant d'instance, depuis son séjour à Vermur, pour obtenir d'être reçu la nuit dans mon appartement, que je n'ai pu le lui refuser. . . . .
. . . .

J'eusse vivement désiré hier qu'il ne vînt point chez moi; j'essayai à

l'en détourner ; mais il me jura que si je ne voulois point le recevoir, il seroit persuadé qu'il avoit perdu mon amour, et qu'il ne survivroit point à cette pensée. Je consentis donc qu'il y vînt. Mais malgré le calme que j'avois cru devoir affecter pendant le cours de la journée, ma conversation avec mon père, la certitude du sort qui m'attendoit, s'il apprenoit que bientôt je serois mère, la conviction que madame de Launoi avoit juré ma perte, étoient sans cesse présens à ma pensée, et un froid mortel me glaça les veines en voyant entrer celui dont jusqu'alors la présence n'avoit fait palpiter mon cœur que de joie et de tendresse. Il s'en aperçut ; des plaintes, des reproches, de tristes conjectures sur l'avenir, mille projets aussitôt détruits que conçus, employèrent une partie de cette nuit, où, croyant pouvoir parler sans crainte de nos secrets les plus importans, nous nous entretînmes de tout ce qui nous intéressoit. Cependant une pensée confuse du malheur dont

j'étois menacée, m'engageoit à presser Alfred de me quitter. Il n'en vouloit rien faire, et l'heure où il avoit coutume de sortir de chez moi étoit passée, lorsqu'il se détermina à s'éloigner, après m'avoir serré vingt fois contre son cœur. Il me quitte enfin : j'étois à cette même place; je le vois à la lueur d'une lampe de veille, qui n'éclairoit que foiblement ma chambre, s'avancer jusqu'à la porte de mon cabinet de toilette : il l'ouvre; je crois qu'il va le traverser; mais, ô surprise! ô terreur impossible à rendre! Il recule avec l'air de l'effroi, et je l'entends qui s'écrie : Dieu! une embûche! on nous épie, et mon Agathe est perdue! mais bientôt, reprenant tout son caractère, il tire son épée et rentre dans le cabinet. J'avois remarqué ces divers mouvemens avant d'avoir aperçu les objets qui les causoient; mais j'étois persuadée que c'étoit mon père qui venoit nous surprendre : je me lève pour me jeter entre lui et Jerville, préférant recevoir la mort à être té-

moin d'un combat entre l'auteur de mes jours et le père de mon enfant. J'arrive à cette fatale porte, et j'aperçois la Vicomtesse, la Ricard et l'abbé Leroux qui, à moitié mort de frayeur, se cachoit derrière madame de Launoi et ma gouvernante. Elles étoient devant la porte qui conduit sur la terrasse, et cherchoient à barrer le chemin à mon ami, qui, bouillant de rage, les menaçoit de les percer du fer qu'il faisoit briller à leurs yeux, si elles ne le laissoient passer. La Vicomtesse, la seule qui ne fût point intimidée, lui juroit qu'il ne sortiroit point, et que s'il se portoit à la moindre violence, elle alloit appeler au secours. L'Abbé vouloit qu'on le laissât s'éloigner pour lui épargner un péché de plus; il est assez coupable, disoit-il, sans qu'il joigne le meurtre à la séduction. Il suffit, reprenoit la Ricard, que nous l'ayons surpris ici, et j'espère que M. le Baron ne révoquera pas en doute notre témoignage, confirmé par celui de ce saint homme. Ah! je vous comprends,

créature infernale, s'écrie Jerville ; vous voulez la perdre ! eh bien ! je ne sortirai point d'ici : ne craignez plus que je cherche à vous échapper ; je ne la quitterai que lorsqu'elle sera en sûreté, et, en disant ces mots, il jeta son épée loin de lui, et me prenant dans ses bras, me rapporta sur ce sopha, où je tombai presque sans mouvement, n'ayant que la faculté de voir et d'entendre sans conserver celle de m'exprimer.

Jerville se plaça à mes pieds, et fit signe à ceux qui vouloient se porter pour mes accusateurs, de s'avancer, de l'air d'un juge qui attend des coupables. Ils entrèrent dans ma chambre. Je remarquai que la Vicomtesse fermoit exactement la porte du cabinet. La Ricard alluma les bougies, et elles s'approchèrent toutes deux. Pour l'Abbé, il se tenoit au coin de la cheminée, paroissant exactement embarrassé du rôle qu'il jouoit en ce moment.

JERVILLE.

Me direz-vous, Madame, et vous Mademoiselle, de quel droit vous vous êtes permis d'épier la conduite de mademoiselle d'Entragues ? et oserez-vous m'apprendre quel est votre projet ?

LA VICOMTESSE.

Oui, assurément, je ne veux cacher ni mes motifs ni mes intentions, parce qu'elles sont pures.

L'intérêt que je dois à tout ce qui appartient à M. d'Entragues, le meilleur ami de mon mari, m'a toujours engagée à m'occuper de sa fille, comme si elle eût été la mienne. Je jugeai facilement, dès le premier moment qu'elle vous vit, que vous lui plaisiez, et que vous cherchiez à la séduire ; car il est impossible de donner d'autre nom à vos soins pour elle, puisque vous connoissiez les intentions de son père sur son

mariage : je suivois les progrès que vous faisiez auprès de l'intéressante Agathe, et bientôt j'ai vu, avec douleur, que la séduction étoit complette. J'ai cherché à faire ouvrir les yeux à M. d'Entragues; mais il n'a voulu rien voir; et losqu'il étoit encore temps de sauver sa fille, il a fermé l'oreille à tout ce qu'on a pu lui dire. . . . .
. . . .

LA RICARD.

Rien de plus vrai; moi-même j'ai été traitée de visionnaire quand j'ai essayé de faire entendre à Monsieur que vous perdiez Mademoiselle. Être traitée de visionnaire, quand, grace à Dieu, on a le sens droit et autant de perspicacité que moi; cela est une chose affreuse : mais j'ai dévoré l'injure, parce que je me suis ressouvenue que madame la Baronne, à son lit de mort, m'avoit recommandé sa fille. Je me suis contentée d'épier vos actions, et, à ma grande douleur, j'en ai appris plus

que je n'en voulois savoir; car tandis que vous me croyiez retenue depuis quinze jours dans mon lit, par la fièvre, j'entrois chaque nuit dans le cabinet, d'où je voyois et entendois des choses. . . . . !

JERVILLE.

Ainsi vous n'aviez pas de honte de jouer le rôle d'espion. On peut concevoir cette indignité dans une femme de votre sorte; mais dans madame de Launoi on ne peut la supporter. . . . . Et de quel droit, je le répète, venoit-elle cette nuit se joindre à vous pour surprendre les secrets d'Agathe?

LA VICOMTESSE.

Je vous le répète, de ceux que donne l'amitié.

JERVILLE.

L'amitié! Quoi! vous voudriez me faire croire que ce sentiment

vous guidoit ! Non, vous n'en connûtes jamais le touchant caractère ; et si on pouvoit l'imaginer, la présence de M. Leroux prouveroit que ce n'est pas comme amie, mais.....

Madame DE LAUNOI.

Je dois l'avouer, la conduite d'Agathe lui a fait perdre infiniment de ses droits à mon intérêt ; mais son respectable père le méritoit tout entier. Sachant donc, par mademoiselle Ricard, que désormais il n'y avoit plus de moyen de sauver sa fille, puisque bientôt son déshonneur deviendroit public, j'ai cru devoir m'assurer moi-même de la vérité de son rapport, pour que le Baron, instruit par ma bouche, ne pût révoquer en doute votre intimité avec sa fille, et eût le temps de prendre les précautions nécessaires pour n'avoir point à mourir de honte en voyant mademoiselle d'Entragues donner le jour. . . . .
. . . .

Je fis à ce mot un cri d'indignation ;

Jerville me serra contre son cœur, et reprit :

JERVILLE.

Ne crains rien, mon Agathe, il faudroit me percer le sein avant de t'arracher à moi, et je saurai bien te sauver.

Mademoiselle RICARD *avec le sourire de la méchanceté.*

Elle s'est mise dans une position, par son obstination à ne pas suivre mes conseils, où cela me paroît difficile. Démentir le témoignage de madame Launoi, le mien et celui du vertueux abbé Leroux, que le ciel, jaloux de sa vengeance, a fait passer aux premiers rayons du jour près du cabinet de toilette d'Agathe où nous étions madame la Vicomtesse et moi depuis minuit, n'est pas une chose facile.

JERVILLE.

Ainsi, femme cruelle, vous comp-

tiez, accusant Agathe devant le Baron, la perdre pour servir votre vengeance; car c'est en vain que vous voudriez me persuader que le zèle de la vertu vous guide, et M. Leroux étoit prêt à vous seconder dans cet horrible projet : je reconnois bien là sa farouche austérité....

L'ABBÉ LEROUX.

Le ciel m'est témoin que j'ai résisté aux prières de la digne mademoiselle Ricard pour entrer dans cet appartement où il me sembloit qu'on devoit respirer l'air contagieux de l'impureté; mais elle m'a montré les maux que ma foiblesse pourroit causer, le scandale que donneroit mademoiselle d'Entragues si on la laissoit dans la société, l'endurcissement où elle persévèreroit si elle n'étoit pas éprouvée par le châtiment; et comme le père spirituel de cette jeune demoiselle, j'ai cru devoir céder aux vœux de sa gouvernante. A présent que j'ai été témoin de votre commerce illégitime

avec mademoiselle d'Entragues, il est de mon devoir de dire la vérité...

JERVILLE.

Il est de votre devoir . . . . . Tant d'hypocrisie m'étonne. Songez donc que la charité est la partie la plus essentielle d'une morale que vous outragez en prétendant la défendre ; *que le premier qui est sans péché lui jette la première pierre*, a dit notre législateur, et en honneur, imaginez-vous les uns les autres être sans péché ? Puis enfin, je le répète, Agathe est ma femme, et c'est au nom de Dieu que j'ai reçu sa foi et lui ai donné la mienne.

LA RICARD.

Contes que tout cela.

L'ABBÉ LEROUX.

Point de mariage sans la bénédiction nuptiale.

LA VICOMTESSE *faisant un pas pour sortir.*

C'est trop nous arrêter ; les choses en sont venues à un point qu'il faut que le Baron sache tout : aux grands maux les grands remèdes. A peine avoit-elle fini ces mots, que Jerville se levant avec impétuosité la prend par le bras, et la conduit, malgré elle, dans une embrasure de croisée. Comme je te l'ai dit, si j'avois perdu, par le saisissement que la vue de tant de témoins m'avoit causé, la possibilité de parler, j'avois conservé celle d'entendre ; et toute persuadée que je l'étois que la mort seroit désormais mon unique asile contre la fureur de mon père, je prêtai cependant l'oreille à ce que Jerville alloit dire à madame de Launoi. Comme j'étois beaucoup plus près d'eux que la Ricard et l'Abbé qui causoient auprès de la cheminée, j'entendis distinctement ces mots :

JERVILLE.

Oui, vous avez raison, madame,

aux grands maux les grands remèdes; et puisque vous n'avez pas été touchée de la patience avec laquelle j'ai bien voulu vous laisser parer devant vos complices des dehors de la vertu, dont il m'est permis de croire que vous ignorâtes toujours les lois, je vous préviens que si vous faites la moindre démarche contre Agathe, ou que qui que ce soit dise un mot au Baron (car je vous rendrai responsable de la plus légère indiscrétion) j'envoie non seulement à M. d'Entragues, mais au Vicomte, votre portrait, qui n'a pas été peint par Saint-Fal, mais même la copie des lettres que j'ai reçues de vous, que j'ai toutes conservées, et cela avec une telle publicité, que votre débonnaire époux, malgré sa douceur merveilleuse, sera bien obligé de venger mademoiselle d'Entragues de votre horrible méchanceté.

LA VICOMTESSE.

Quoi, M. de Jerville, vous seriez capable d'une semblable perfidie !

JERVILLE.

Ce n'est point une perfidie, puisque suivant votre exemple, je vous préviens de mes intentions, et qu'il dépend de vous que je garde ou non votre secret. Respectez celui d'Agathe, dont vous ne devez la connoissance qu'aux moyens les plus infâmes. Exigez que l'Abbé et la Ricard se taisent : aidez-nous à épaissir le voile qui couvre les yeux du Baron, et je me tais.

LA VICOMTESSE.

Vous voudriez, cruel que j'ai trop aimé, que j'aime peut-être trop encore, que je servisse vos feux pour Agathe. Pensez donc, car il n'est plus tems de dissimuler, que l'amour outragé m'a seul guidée.

JERVILLE.

Mais il faudroit, madame, avoir oublié la scène dont j'ai été témoin

entre vous et le Baron, pour croire que l'amour . . . . . .

LA VICOMTESSE.

Jerville, si alors vous m'eussiez aimée, et qu'à cet instant mademoiselle d'Entragues ne m'eût pas déjà ravi votre cœur, vous n'en eussiez pas cru vos yeux; vous eussiez écouté ma justification......

JERVILLE.

Vous vous éloignez inutilement, madame, du but : je n'ai rien à vous dire sur un sentiment oublié depuis long-temps; mais ce qu'il faut savoir sur-le-champ, c'est si vous portez assez loin la haine pour consentir de gaité de cœur à être entièrement perdue, pourvu qu'Agathe le soit en même-temps; car rien ne m'empêchera de vous déshonorer, si vous osez l'accuser. Réfléchissez donc à ce que vous voulez faire, et répondez.

La Vicomtesse resta quelque temps

absorbée dans les plus profodes réflexions. Enfin, reprenant l'apparence de la plus grande sensibilité, elle dit à Jerville : Alfred, vous l'emportez. Ne croyez pas que ce soit la crainte qui me conduise : un autre sentiment me guide. En vain j'ai cru pouvoir vous haïr : il me seroit impossible de supporter l'idée de vous rendre malheureux ; j'oublie donc tout projet de vengeance et veux être votre amie, puisque je ne puis plus espérer un autre titre, et vous prouver par ma générosité qui de moi ou d'Agathe étoit la plus digne de votre amour.

En achevant ces mots, cette femme qui, d'après ce que j'avois trop bien compris par sa conversation avec Jerville, m'étoit mille fois plus odieuse que jamais, eut l'audace de s'approcher de moi, et je fus obligée de ne pas la repousser, quand elle fit succéder aux expressions du dédain dont elle avoit osé m'abreuver, celles d'une tendre pitié. Conçois-tu, Julie, un supplice semblable ? Oui, il

faut être mère pour ne lui avoir pas préféré la mort.

Tandis que la Vicomtesse osoit m'assurer que, d'après ce que venoit de lui apprendre Jerville, elle regardoit notre union comme légitime; et que loin désormais de chercher à nous séparer, elle protégeroit notre amour et serviroit de mère à mon enfant, Alfred s'étoit rapproché des deux acteurs secondaires de cette scène aussi bizarre que douloureuse; une fort belle bague de diamans qu'il avoit passée au doigt de la Ricard, et une bourse de cent louis offerte à l'Abbé pour être employée en *aumônes secretes*, donnoit une force infinie à ses argumens, pour leur prouver qu'il étoit de leur intérêt de garder le silence sur tout ce qu'ils savoient. Mais cependant mademoiselle Ricard, quoiqu'elle fût assurée qu'étant dans notre confidence, je serois désormais obligée de me servir d'elle, ce qui étoit tout ce qu'elle avoit souhaité, n'en cherchoit pas moins dans les

yeux de la Vicomtesse ce qu'elle devoit répondre ; et l'Abbé, tout en paroissant demander au ciel de l'inspirer, attendoit, ainsi qu'elle, que madame de Launoi décidât de mon sort. Elle s'en aperçut, et leur tenant compte de tant de soumission, elle finit leur anxiété en leur disant qu'elle avoit été jusqu'à présent trompée par l'apparence, mais qu'il étoit certain que M. de Jerville étoit loin d'être un vil séducteur, qu'on devoit le regarder comme mon mari ; que par conséquent rompre notre union seroit un crime. Il est vrai, ajouta-t-elle, que le Baron ne consentant pas au mariage d'Agathe avec M. de Jerville, il ne pourra recevoir la sanction de la religion ; mais Dieu est témoin de leur union, et nous devons les aider à la tenir secrète.

L'Abbé, d'après ce beau discours, se trouvant libre de marquer à Jerville sa reconnoissance de sa générosité envers *les pauvres*, lui jura qu'il garderoit le silence en nous

demandant, toutefois, notre parole d'honneur de nous marier le plus promptement possible. Mademoiselle Ricard, non moins touchée que lui du présent de mon ami, qui avoit promis que ce ne seroit pas le dernier, mit pour unique condition à son silence que je m'en rapporterois à elle pour déguiser à tous les yeux mon état. Il fallut bien lui promettre d'accepter ses soins. La Vicomtesse jura qu'elle répondoit que personne ne s'en douteroit; et on ajourna à quelques jours le conseil à tenir pour décider où et comment je donnerois la naissance à ce malheureux enfant, et dans quel lieu il seroit élevé. Le voilà donc, ainsi que moi, à la merci de ces trois individus que je méprise également, et qui n'ont été rappelés à des sentimens humains que par la crainte et l'intérêt. Tu conviendras, Julie, que c'est un malheur affreux; terrible, lui dis-je, et je ne puis assez te plaindre de te trouver forcée de traiter en amie une femme telle que la Vicomtesse ; en vérité,

je ne sais si sa haine déclarée ne valoit pas mieux que ce raccommodement forcé. J'en conviens, reprit Agathe ; mais me sentant incapable de résister au sort qui m'étoit destiné, si madame de Launoi parloit à mon père, je n'avois d'autre ressource que d'attenter à ma vie ; et quelle mort m'attendoit, puisque j'eusse eu le sentiment qu'en tranchant celle de mon enfant, je mourrois criminelle ! C'est à la crainte de ce malheur que j'ai cédé ; et, je te le répete, c'est pour le fruit de l'amour de Jerville que j'ai eu la force de feindre.

Il étoit grand jour, continua Agathe, quand la terrible conversation que je viens de te rapporter finit. La Ricard voulant, dès le premier instant, me donner une preuve de son zèle, en avertit Jerville. Ce danger auquel il n'avoit pas songé, tant il étoit occupé de celui plus pressant qui nous menaçoit, l'effraya ; mais mademoiselle Ricard, qui étoit devenue aussi indulgente, aussi ser-

viable qu'elle s'étoit montrée revêche et sévère jusqu'alors, le rassura en lui disant qu'elle alloit le faire passer par le petit escalier qui monte de mon appartement dans sa chambre : elle est, ajouta-t-elle, comme votre appartement, à l'entre - sol : ainsi rien ne sera plus facile que de vous rendre chez vous sans être apperçu. Jerville suivit son conseil, et lui, l'Abbé, la Vicomtesse et la Ricard, sortirent en même-temps de chez moi. Si mon ame eût été moins ébranlée par tout ce qui venoit de se passer, j'aurois trouvé dans cette réunion des sujets intarissables de réflexions philosophiques ; mais il est des instans où tous les ressorts ont été tellement fatigués, qu'ils sont sans aucune action : c'est ce que j'éprouve dans celui-ci ; et il faut l'avouer à ma honte, il n'y a de bien distinct dans les sentimens qui m'agitent que la douleur d'imaginer que Jerville ait pu aimer la Vicomtesse. J'avois trop bien saisi tout ce que cette pensée avoit d'affligeant pour blâmer Agathe d'en

être vivement blessée. Cependant, je lui fis observer que c'étoit à cette liaison, qui paroissoit avoir été aussi promptement détruite que formée, qu'elle devoit son salut : elle en convint; et l'éloge d'Alfred, qui avoit montré dans cette fatale nuit autant de présence d'esprit que de tendresse pour son amie, termina notre entretien d'une manière bien douce.

La Ricard qui, d'après la conduite qu'elle a tenue, me paroît plus faite pour l'intrigue que je ne l'aurois imaginé, est entrée, en quittant Agathe, chez les femmes de mon amie avec un air plein de courroux, leur reprochant de n'avoir pas entendu mademoiselle d'Entragues qui s'étoit trouvée mal, et auprès de laquelle, malgré son état de souffrance, elle avoit passé toute la nuit. Cette nouvelle, publiée dans la crainte qu'on n'eût entendu quelque bruit chez Agathe qui demeure au-dessous de son père, fut bientôt répandue dans toute la maison; et à l'instant où mademoiselle d'En-

tragues, que la Ricard avoit prévenue de ce qu'elle comptoit dire, venoit, aidée de mes soins, de se mettre au lit, son père et St.-Fal, allarmés de sa fausse indisposition, frappèrent à la porte. Je leur ouvris et ne pus m'empêcher de frémir à la vue du Baron, en pensant quelle eût été à la même heure, au même instant, sa fureur contre Agathe, si Jerville ne fût parvenu à détourner les coups que madame de Launoi vouloit porter à mon amie, tandis qu'en lisant dans les traits du sensible philosophe l'intérêt vraiment paternel qu'il prend à mademoiselle d'Entragues, j'éprouvai le regret de ne pouvoir le mettre dans notre confidence. . . . .
Notre position est si embarrassante, que ses sages conseils nous seroient bien nécessaires ; mais Agathe ne consentira jamais à perdre une partie de la haute opinion qu'il a d'elle. Ainsi il faut y renoncer et voguer sans pilote au milieu de la mer orageuse sur laquelle nous nous trouvons. Le Baron et St.-Fal ont été

si frappés de l'état d'abattement où étoit Agathe, qu'ils ont exigé de son amitié qu'elle se reposât toute la journée; elle y a consenti, et je viens de la quitter. Puisse le sommeil venir pendant quelques instans rafraîchir ses sens! Pour moi, assaillie de mille douleurs, je ne connois plus de repos et trace d'une main tremblante ce récit que mes larmes inondent en demandant au ciel que le malheureux enfant pour qui je les écris n'en ait jamais besoin, soit pour reclamer ses droits, soit pour y apprendre à se défier des hommes, et surtout des fausses maximes de la philosophie.

Sixième fragment.

Conviens, me disoit hier Agathe, que l'imagination grossit toujours à nos yeux, soit les plaisirs, soit les dangers qui nous attendent. Si on m'eût dit, il y a quelques mois, que la Vicomtesse, l'Abbé et ma gouvernante, seroient instruits de mon état, je me serois crue perdue, et

j'aurois juré, si ce malheur m'arrivoit, pour me soustraire à ses funestes suites, de descendre dans la tombe. Hé bien, voilà trois mois qu'ils sont les maîtres de mon secret, et il est gardé avec la plus parfaite discrétion; ce qui doit forcer à dire, ainsi que le cardinal de Retz : *que le secret n'est pas si rare qu'on le croit entre des gens qui ont accoutumé de se mêler de grandes affaires.* Mais ce qui est plus étonnant encore, ce sont les soins que la Vicomtesse et mademoiselle Ricard prennent pour m'aider à cacher à tous les yeux mon état, dont, grace à elle, personne n'a le moindre soupçon. Ces écharpes si heureusement inventées par madame de Launoi, et qu'elle porte constamment pour qu'il ne paroisse pas extraordinaire de m'en voir, ne permettent pas d'apercevoir le léger changement de ma taille, grâce au corset dans lequel mademoiselle Ricard me serre tous les jours; et véritablement quand je serois la fille de madame de Launoi, elle ne s'occuperoit pas

davantage de ma réputation qu'elle le fait : aussi un tel service doit-il faire oublier bien des torts.

Je fis à Agathe une réponse insignifiante, car il eût fallu, pour m'exprimer avec ma franchise accoutumée, l'affliger vivement et lui montrer clairement l'opposition qui existe dans notre manière d'envisager sa position. Depuis bien longtemps je n'ai point pris la plume, mais ne pouvant parler à mon amie il faut placer mes réflexions dans ces cahiers ; peut-être un jour pourois-je les montrer à Agathe ; et au moins si elle ne les lit point elles serviront à son enfant qui y verra combien d'ennemis se sont trouvés conjurés contre sa mère et contre lui même avant sa naissance. Jerville est le seul homme pour qui la Vicomtesse ait jamais ressenti une passion durable, et elle n'a pas cessé un instant de l'aimer malgré que son amour en se trouvant outragé eût pris le caractère de la haine. C'é[illegible] guidée, comme elle le lui a dit, par ce sen-

timent qu'elle vouloit le perdre lui et son amie. Jerville, en lui inspirant la crainte de l'être à son tour si elle parloit au Baron, changea tout à coup le cours de ses pensées : elle ne pouvoit plus sans le plus grand danger assouvir sa vengeance, mais elle pouvoit, en captivant l'esprit d'Agathe et de son amant, les empêcher de s'unir, peut-être même faire contracter d'autres nœuds à mademoiselle d'Entrágues et reconquérir ainsi ses droits sur Alfred ; et si elle ne parvenoit pas à ce point important, au moins elle étoit certaine de le toucher par les soins qu'elle comptoit donner à son enfant dont elle s'étoit bien promis de s'emparer pour s'en faire un moyen auprès d'Alfred, ou une arme contre Agathe si mademoiselle d'Entragues ne s'abandonnoit pas entièrement à ses conseils. Malheureusement elle connoissoit trop bien le foible de mon amie qui, en bravant par sa conduite ce qu'elle appeloit des préjugés, mettoit le plus haut prix à l'opinion publique et vouloit, aux

dépens de tout, conserver une réputation sans tache. Elle en a profité avec une adresse infinie. Le hasard le plus extraordinaire a éclairé pour moi toutes ses intrigues. Robert invité par le seigneur de Bavay à une grande chasse que l'on devoit faire pour détruire les loups qui dévastoient ces terres, passa chez lui avec le Vicomte plus d'une semaine. Madame de Launoi lui avoit promis qu'elle l'instruiroit de tout ce qui se passeroit à Vermur où elle n'étoit revenue, comme on l'a vu, qu'avec l'intention de jouir de la douleur d'Agathe; elle tint parole, et deux jours après la scène dont j'ai rendu compte, elle écrivit à mon frère: une seconde lettre suivit celle-ci, et ces deux lettres ont été mises par le coup du sort le plus bizarre à ma disposition.

Robert, qui n'estime en moi que les talens de mon sexe qui peuvent lui être agréables, quelques jours après son retour de Bavay, entra chez moi, tenant une fort belle veste

de satin brodée en petites roses nuées qu'il avoit fait venir de Paris. Mon coquin de valet, me dit-il, en rangeant sur mon bureau vient de renverser mon écritoire sur cette veste qui étoit placée sur un fauteuil, rien n'est plus désagréable elle me coûte six louis; je l'ai mise hier pour la première fois au bal qu'a donné l'Intendante, et il est impossible qu'elle me serve dans l'état où elle est, ne pourrois-tu pas Julie réparer ce malheur? J'examinai la broderie, un seul côté étoit taché d'encre, et me croyant capable de l'imiter je dis à Robert de me laisser sa veste et qu'en très-peu de temps la sottise de Martin seroit réparée. Il ne prit pas la peine de me remercier, et sortit.

Accoutumée à ses manières avec moi je m'en affligeai peu, et voulant me mettre sur-le-champ à l'ouvrage, je choisis du satin et m'occupai de calquer le dessin de la broderie; des papiers que je sentis dans les poches me gênoient, je les retirai.

C'étoient deux lettres de l'écriture de la Vicomtesse à l'adresse de Robert. Elles étoient sans enveloppe et dessus étoit écrit de la main de mon frère : *papiers à rendre à madame de Launoi.* Me rappelant que la Vicomtesse avoit été attendue au bal de madame l'Intendante et qu'elle n'y étoit pas venue, je pensai que mon frère qui comptoit l'y voir avoit sur lui ces lettres pour profiter de l'occasion qu'il croyoit y trouver, de les lui remettre, et que par étourderie il les avoit laissées dans sa veste en me l'apportant. Mon premier mouvement fut de les rendre à Robert. Je monte chez lui, il étoit sorti ; ce sera pour plus tard, me dis-je ; je redescends, je jette involontairement les yeux sur les papiers. Le nom d'Agathe, le mien, celui de Jerville me frappent. Les circonstances où se trouvoient mes amis m'inspirent le désir de les parcourir. J'hésite long-temps, je cède enfin à une curiosité que je crois justifiée par notre position et lis ce qui suit.

Lettre de madame de Launoi à Robert Delcroix.

Vermur, le 30 décembre 1767.

« Devinez, Robert, où nous en sommes, je vous le donne en cinq cents, et vous regarde comme sorcier si vous y parvenez. Je vous vois d'ici vous figurant le père en fureur, la petite en route pour Paris où vous comptez bien l'enlever au Baron et que, son orgueil abaissé par le malheur, elle regardera comme un grand avantage que vous consentiez à vous charger d'elle, plutôt que de passer sa vie sous les grilles et les verroux. Pour Alfred il se sera, dans votre imagination, brûlé la cervelle de désespoir. Ce sont là, j'en conviens, de merveilleuses conjectures qui, il faut l'avouer, s'arrangeroient infiniment mieux avec votre impétuosité que la réalité. J'en suis fâchée pour vous, il n'est rien de tout cela, nous sommes dans la paix la plus profonde. Je protège et je sers

les amours de Jerville et d'Agathe ! Est-il possible, allez-vous vous écrier, quelle raison ? Est-ce là ce que vous m'aviez promis. N'aviez-vous pas raconté au Baron l'aventure d'Eugénie pour éveiller ses soupçons sur Agathe, n'êtes-vous pas revenue de Bavay pour augmenter sa colère et lui ouvrir entièrement les yeux ? — Oui, mais je l'ai trouvé plus aveugle que jamais, impossible de lui faire entrevoir la vérité. — Alors il étoit convenu, qu'aidée par la Ricard que vous aviez mise dans vos intérêts, vous deviez surprendre l'heureux Jerville chez Agathe. Aussi ai-je fait. Mon intrigue a été menée avec une perfection étonnante. Le dénouement a été parfait, nous avions l'Abbé pour témoin, Alfred est tombé dans l'embuscade, il a perdu la tête un moment. J'allois envoyer la Ricard chercher le Baron afin qu'il vînt jouir du spectacle que je lui avois préparé ; mais le sort en a décidé autrement, et le charmant Alfred reprenant bientôt son courage a déjoué tous nos plans. »

La Vicomtesse de Launoi qui depuis long-temps n'a plus aucune idée de pudeur, et qui sûrement a mis Robert dans la confidence des torts qu'elle a à reprocher à Jerville, rapporte à mon frère ce qui s'est passé entre elle et l'ami d'Agathe. « Vous conviendrez, reprend-elle, que la position étoit embarrassante et le danger plus grand, que l'avantage que j'aurois pu retirer d'un éclat qui dans le vrai étoit de votre invention. Pour moi qui préfère les ruses aux grands mouvemens, j'ai pris la tournure sentimentale et je crois entre nous que ce bon Alfred en a été touché. N'en soyez pas jaloux, car enfin si l'amant me revient sa belle vous en consolera, et je sais à quoi m'en tenir à cet égard. Je vous plais, voilà tout, c'est Agathe qui possède votre cœur, et moi, qui suis ce qu'il y a de meilleur au monde, je veux bien vous assurer que d'après le parti que les circonstances m'ont forcée à prendre, elle sera bien plus sûrement à vous que de la manière que vous aviez ima-

ginée : car enfin rien n'étoit moins sûr que vous eussiez pu forcer l'asile que lui auroit choisi le Baron. Au lieu que maintenant qu'elle ne peut pas se targuer à mes yeux de principes sévères, je la dirigerai, et vous devez vous en rapporter à moi pour lui faire abandonner son système de vertus (car sa vertu n'est qu'un système) et la rendre bien promptement infidèle au cher Alfred. Cependant je n'en suis pas encore où je veux en être, et pour me trop hâter j'ai pensé tout perdre. Vous connoissez mon projet de la marier à mon très-honoré cousin le le grave marquis de Mercour. Je me suis figuré que dans la position où elle se trouve, rien ne pourroit lui paroître plus avantageux que de faire un aussi bon mariage. Sa grossesse peu avancée, donnoit encore la possibilité de le faire réussir. Je lui ai proposé de faire avec moi un voyage de Paris. M. de Mercour l'auroit vue, en seroit devenu amoureux ; on auroit demandé le consentement du Baron qui ne l'eût pas refusé, et en

moins de huit jours elle eût été la femme du Marquis, qui au bout de sept mois eût eu le bonheur d'avoir un beau garçon, c'étoit le plus magnifique plan du monde. Hé bien! il est impossible d'avoir une juste idée de l'indignation qu'elle a montrée à cette seule pensée. Rien de plus pitoyable que de voir qu'on ne veuille appartenir ni au vice ni à la vertu. J'ai voulu insister, elle s'est fâchée sérieusement. Il a donc bien fallu se taire et remettre à un autre temps ce mariage qui peut seul maintenant servir mon ambition; car avec la belle équipée que vous avez faite sans mon aveu, ni celui de votre père, en envoyant la copie du mémoire du Baron à Choiseul, vous nous avez fermé le chemin du ministère, le tout pour qu'Agathe n'épousât point Jerville. En vérité quelque chagrin que cela m'eût fait, j'en eusse été moins affligée que de renoncer à être à la Cour. Ce n'est plus, je le dis encore une fois, qu'en mariant Agathe à un de mes parens, que je pourrai y parvenir, et tant

mieux si cela peut être sans le Baron qui commence à me fatiguer. Ainsi je le jure, Agathe sera madame de Mercour. Malheureusement il faut attendre puisqu'elle se fait un scrupule de lui donner un héritier qui ne soit pas de ses parens. Mais que ferons-nous de cet enfant ? Il doit y avoir un grand conseil jeudi prochain sur ce sujet dans le fameux élysée où, d'après ce que j'ai appris, les plaisirs ressemblent assez à ceux du paradis de Mahomet. Votre chère sœur qui est dans leur confidence en sera ; rien de plus plaisant que de voir là une sainte. Je vous rendrai compte de ce qui sera convenu ; gardez cette lettre pour me la remettre avec celle que vous recevrez bientôt de moi. N'en conservez rien que les tendres baisers qu'elle vous porte, et n'oubliez jamais l'indulgente amie qui vous permet de rêver dans ses bras à la belle Agathe. »

La lecture de cette lettre me causa plus de douleur que de surprise. Depuis long-temps je ne doutois plus

que Robert fût amoureux d'Agathe, et je pressentois les effets de cette passion d'après son caractère ; mais ce qui surpassoit tout ce que j'avois pu imaginer, c'étoit qu'on pût avoir la pensée de donner à un homme respectable dont on avoit l'honneur d'être parente un enfant qui ne lui appartenoit pas ; l'idée d'une telle turpitude n'avoit pu se présenter à moi. Agathe avoit répondu à la Vicomtesse comme je devois l'attendre d'après son caractère dont la probité étoit la base ; mais je lui en voulois de m'avoir caché avec soin cette indigne proposition. En vain je me disois : Agathe trouve que la Vicomtesse peut lui être utile, et voulant s'en servir, elle craint de me faire voir jusqu'à quel degré cette femme est méprisable. Cette raison, loin de justifier Agathe dans mon esprit, me la faisoit trouver plus coupable : car aucune considération ne peut permettre une liaison intime avec des êtres profondément vicieux, parce que leur société dégrade toujours l'ame. Aussi, mécontente du

manque de confiance d'Agathe, je me gardai bien de lui parler des lettres de la Vicomtesse, j'aurois cru m'abaisser en lui prouvant que j'étois instruite d'un fait qu'elle avoit voulu me taire; et je me contentai, d'après la connoissance que la lecture des lettres de madame de Launoi m'avoit donnée de ses machinations et de celles de Robert, de veiller autant qu'il seroit en moi pour les déjouer; car la seconde de ces lettres que je vais transcrire étoit pour le moins aussi inquiétante que la première, et je les joins ici l'une et l'autre comme devant donner plus de clarté à mes fragmens.

Deuxième Lettre de madame de Launoi à Robert.

Vermur, ce 3 janvier.

« Comment, seroit-ce sérieusement que vous seriez fâché, Robert. Cela me prouve que l'amour est la plus cruelle des maladies, puisqu'il ôte entièrement la raison. Quand je

pense que vous êtes assez injuste pour me reprocher que c'est par jalousie que je n'ai pas voulu mettre Agathe dans la position de se trouver trop heureuse de céder à votre amour, je ne puis m'empêcher de dire que vous êtes complettement fou. N'est-ce pas la convenance de goût, le rapport de nos positions qui ont formé notre liaison ? et avez-vous jamais vu que j'eusse pour vous une passion assez vive pour craindre que vous parveniez à plaire à mademoiselle d'Entragues ? J'ai voulu vous consoler, et voilà tout. Je vous le répète, je suis prête à tout faire pour persuader à Agathe que vous êtes bien supérieur à Alfred, et vous ne devez pas douter combien je souhaite d'y réussir, puisque j'y trouverois mon intérêt le plus cher. Mais je veux que l'on mette quelque prudence dans sa conduite; et quand je vous entends dire que vous enleverez Agathe, je hausse les épaules de pitié. Vous la connoissez bien peu. Son bonheur est de résister à tout ce qui veut employer la vio-

lence pour la faire céder, et elle se tueroit plutôt que de vous appartenir, si vous preniez un semblable moyen, tandis qu'il sera peut-être possible qu'en m'insinuant dans son esprit, je lui fasse croire, je le répète, que vous êtes un amant préférable au délicieux Alfred. Mais il faut de la patience, me laisser entièrement maîtresse d'agir, et surtout ne pas contrarier mon projet de la marier au marquis de Mercour; car enfin, dans tout ceci, j'ai deux buts, de regagner le cœur de Jerville et de m'assurer par le mariage de mademoiselle d'Entragues d'une place à la Cour; car ce n'est que là que je serai à ma place, et que mon génie trouvera à s'exercer: il seroit donc fort mal à vous, avec qui je veux partager ma fortune parce que vous êtes vraiment digne d'être mon ami, de vous y opposer, et cela par un pur enfantillage; car, en vérité, que feriez-vous d'Agathe? Comment pourriez-vous vous soustraire à la colère du Baron? Laissez, laissez-la, mon très-cher, s'engager

sous les lois de l'hymen, et je vous donne ma parole que l'influence de ce Dieu la fera tomber dans vos filets, surtout si elle ne peut se défier de vos vues sur elle.

» Vous êtes curieux, dites-vous, de savoir comment je suis maintenant avec Agathe, et si la paix règne entre nous. Rancune cessante, je vais vous l'apprendre. La chère enfant, qui a promptement senti qu'elle seroit fort heureuse d'avoir mes conseils et mon appui dans la position embarrassante où elle se trouve, a entièrement changé de ton avec moi : c'est en général une chose unique que de voir les métamorphoses qu'opère l'intérêt. Cette jeune personne qui ne pouvoit supporter ma présence, me traite maintenant comme l'amie la plus tendre. Le philosophe en est tout étonné, votre sœur en paroît désespérée ; la grosse femme dit que je suis une syrène qui enchante tout le monde, et s'en réjouit, sans savoir pourquoi. Le Baron, machia-

véliste dans l'ame, veut toujours, comme vous le savez, diviser pour régner aussi, malgré qu'il n'ose paroître fâché de ma réunion avec Agathe. Il l'est réellement. Pour Jerville, dont l'ame n'est point de ce siècle, et qui se refuse à croire même au mal qu'il voit, il a, je crois, déjà oublié que la crainte m'a seule imposé silence, et il est si reconnoissant de ma conduite avec son amie, que quelquefois je me flatte qu'il me rendra mes lettres; mais ce ne seroit qu'avec bien de la prudence que je pourrois l'obtenir, et nous n'en sommes pas encore là. Venons à votre question sur le sort réservé à cet enfant, haïssable à votre avis, parce que vous n'êtes pas son père. Hé bien! je vais encore satisfaire votre curiosité. Agathe, à qui on a à peine besoin d'indiquer les précautions à prendre pour éloigner les soupçons, malgré les inquiétudes de Julie et d'Alfred, a décidé qu'elle continueroit à danser, à monter à cheval tout le temps de sa grossesse; et pour

leur prouver qu'on ne pourroit la faire céder sur ce point, elle m'a proposé, dès le lendemain de la fameuse explication, comme il faisoit la plus belle journée d'hiver, de venir à cheval avec elle et Julie à son élysée, où elle vouloit nous donner à déjeuner; vous pensez que j'ai accepté sur-le-champ.

» L'air de surprise du Baron, en voyant sa fille me proposer cette promenade, a été unique; mais il n'a rien osé dire, et dès le matin nous sommes parties toutes les trois pour la céleste retraite de votre adorable. Le bon Jerville y étoit arrivé par le souterrain dont la Ricard, qui étoit au fait de toute leur intrigue depuis le commencement, sans qu'ils s'en doutassent, nous a, s'il vous en souvient, appris l'existence : il nous attendoit dans la grotte; cela avoit absolument l'air d'une scène de roman, et jamais personne n'eut une tournure plus faite pour les rendre intéressantes qu'Alfred. La Ricard nous vint join-

dre; on discuta long-temps. Mademoiselle d'Entragues trembloit à chaque proposition qui pouvoit tendre à la compromettre. C'est inconcevable, si jeune, d'être si occupée de sa réputation, quand on a fait tout ce qu'il faut pour la perdre, et rien de plus plaisant que toutes ces femmes qui veulent prendre un amant, et ne peuvent supporter l'idée que cet amant les rende mères. La belle Agathe est de ce nombre, et ne le dit pas autant qu'elle l'éprouve, dans la crainte d'affliger Alfred, auquel elle tient encore beaucoup, et qui est déjà père aussi tendre qu'amant passionné. Elle avoit formé un projet fort raisonnable. La Ricard qui eût trouvé encore mieux qu'on eût envoyé tout simplement l'enfant dans l'un de ces hospices destinés à ces pauvres petites créatures que le plaisir fait naître, et que l'insouciance abandonne, n'osant proposer ce moyen abominable, appuyoit l'avis de sa jeune maîtresse; mais heureusement Julie et Jerville s'y sont opposés,

et je me suis jointe à eux ; car si Agathe avoit suivi son plan, elle m'échappoit. Il m'est bien important que, sans se perdre, elle se mette dans une position assez précaire pour que je puisse toujours lui faire craindre quelqu'indiscrétion, et ainsi l'amener où je veux la conduire. Aussi ai-je affoibli tous les obstables, augmenté tous les avantages de ce que désiroit mon cher Jerville, qui a enfin, grace à moi, obtenu d'Agathe qu'elle ne se sépareroit point de son enfant; il naîtra, et sera élevé dans l'élysée, où Agathe ne pouvant le nourrir, une chèvre lui donnera son lait. Madelaine le soignera ; car on imagine qu'il n'y a pas d'indiscrétion à craindre d'une muette qui cependant, dans certaines circonstances, pourroit témoigner par ses gestes. Jugez, d'après cet arrangement, combien mademoiselle d'Entragues et son fils seront à ma disposition. Agathe et Jerville espèrent se marier dans cinq ans, et moi je dis qu'on ne se marie jamais lorsque, depuis tant d'années,

on n'a plus rien à désirer, d'autant plus qu'Agathe n'a nullement le projet, à cette époque, de reconnoître son fils, ce que veut absolument Jerville. Ce seul sujet de division me suffiroit pour les brouiller, quand je n'en aurois pas mille autres. Comptez donc, mon ami, que jamais ils ne seront unis ; c'est moi qui vous en réponds ; et soyez sûr que si vous n'obtenez point de tous les droits les plus certains sur Agathe, je me servirai de son enfant pour assurer votre fortune, car je vous aime comme mon frère. Je pense souvent que si c'étoit une fille...... Mais c'est prévoir d'un peu loin, et nous aurons le temps de faire à ce sujet des châteaux en Espagne, lorsque nous serons réunis. Revenez bien vite, mon cher Robert, pour demander pardon à genoux d'avoir pu douter du cœur de votre amie, et la paix, si vous le voulez, sera promptement faite, car le plaisir et l'intérêt la signeront. »

Il y avoit plus de quinze jours,

qu'ainsi que le disoit dans cette lettre madame de Launoi à Robert, il étoit décidé que l'enfant de mon amie ne quitteroit pas l'élysée, lorsque cet écrit tomba dans mes mains. Qu'on juge de mon inquiétude en connoissant les vues de la Vicomtesse sur cette innocente créature, et en sachant que Robert étoit instruit du lieu qui doit lui servir de retraite.

J'avois fait l'impossible, dès le premier moment, pour obtenir qu'Agathe permît que je me chargeasse de son enfant, avec lequel j'eusse entièrement disparu de la société. Le peu de tendresse que mon père et mon frère ont pour moi, eût rendu ce projet facile à exécuter : j'aurois eu une grande joie à quitter avec le fils de Jerville un monde où il ne peut exister aucun bonheur pour les êtres sensibles. Cet enfant, élevé dans une des belles vallées du Languedoc, sans crainte et sans désirs, se fût trouvé heureux avec une fortune modique, et Agathe

n'eût point eu à redouter qu'on eût divulgué son secret. Mais elle ni Jerville ne voulurent y consentir. Depuis que je connois les intentions perfides de madame de Launoi, j'ai encore renouvelé cette proposition, et j'y ai mis plus de chaleur que jamais, mais n'ai point été écoutée, et tout ce que j'ai pu faire a été, sans dire rien de trop positif à Alfred, de le prémunir contre les séductions de la Vicomtesse; non que je craignisse qu'il lui rendît son cœur, l'amour dans son ame ne sauroit exister sans estime, et qui a chéri Agathe ne peut plus rien aimer; mais je tremblois qu'il ne se laissât persuader qu'elle agissoit de bonne foi, et j'ai reçu, avec une grande joie, sa parole, que jamais il ne se dessaisiroit de ses lettres. Il paroît que Robert s'est rendu aux conseils de la Vicomtesse, et qu'il a enfin appris d'elle à dissimuler; car au moment de son retour de Bavay, il s'est rapproché de Jerville, avec qui il étoit assez froidement depuis quelque temps : je le crains pour lui comme

je redoute la Vicomtesse pour Agathe ; mais il faut garder le silence afin de ne pas exposer leurs vies à tous deux.

Robert ne parle point d'amour à à Agathe; mais il fait tout ce qu'il peut pour le lui prouver sans éveiller la jalousie d'Alfred, dont souvent je m'étonne de l'aveuglement. Sa belle ame ne lui permettant pas de croire au mensonge, il traite en ami celui qui voudroit lui enlever bien plus que la vie, et répond aux fausses protestations d'amitiés de Robert, avec tout l'abandon de la franchise. Pour mademoiselle d'Entragues, le seul moyen qu'elle trouve de déconcerter les projets de mon frère, c'est de ne pas paroître s'en apercevoir; et voilà, comme le disoit ce matin Agathe en se louant de son bonheur, trois mois passés sans que rien, malgré les dangers dont nous sommes entourés, trouble la sécurité de mon amie. Il est impossible que personne se doute de son état; sa taille élevée et d'une

beauté ravissante, aide à le dérober à tous les yeux. Mademoiselle Ricard, qui paroît fière d'avoir repris son empire sur sa maîtresse, ne laisse plus à personne le soin de sa toilette ; c'est toujours elle qui l'habille et la déshabille. Jerville gémit avec moi en voyant avec quel soin elle se fait lacer dans le même corset qu'elle portoit avant sa grossesse : il craint pour sa santé et pour celle de son enfant, mais n'ose se plaindre. Jamais on n'a donné plus de bals à Vermur que cette année ; et le Baron qui aime tout ce qui peut faire briller sa fille, est enchanté de voir qu'elle paroisse y prendre autant de plaisir.

Jerville, qui ne peut l'empêcher de se livrer à cet exercice, n'a de repos que lorsqu'il danse avec elle : alors il veille à tous ses mouvemens, la soutient dans ses bras et la porte plutôt qu'il ne la laisse former des pas dont chacun le fait trembler.

. . . .

Ah ! Agathe, il n'est point de mal-

heur qu'on ne puisse défier quand on est aimé, ainsi que tu l'es, et je te trouverois trop heureuse si tu étois au fond d'un désert avec Alfred; mais tu vis au milieu d'êtres mille fois plus dangereux pour toi que ne le seroient les lions et les tigres les plus cruels. Pour comble de malheur, je te vois prendre une entière confiance dans leurs perfides caresses; et si tu t'abandonnes à leurs conseils, je présage avec douleur que rien ne pourra te préserver du sort qu'ils te préparent.

Septième fragment.

O toi pour qui j'écris, toi que je voudrois déjà presser dans mes bras, enfant chéri de mon Agathe et d'Alfred! jamais ta tendresse ne pourra répondre à celle de ton père; tu n'existes point encore, et déjà toutes les facultés de son ame sont employées à te donner des preuves de son amour.

Au moment où la générosité du

malheureux Georges Delmord accrut la fortune d'Alfred, il n'en éprouva d'autre plaisir que celui de pouvoir l'employer pour Agathe. Son amour pour elle lui fit dissimuler, ainsi que je l'ai dit, la douleur qu'il ressentoit de la perte de ce parent respectable; et il tut sa mort, comme nous en étions convenus, tant qu'il crut qu'il pouvoit être utile qu'on ignorât qu'il possédoit les moyens de fuir avec son amie. Les circonstances étant changées, rien ne pouvoit plus l'empêcher de donner un libre cours à ses larmes; et après avoir préparé le vénérable pasteur à apprendre qu'il avoit perdu en même temps un frère et un ami, il ne chercha point à le consoler, il pleura avec lui. La sensibilité que Jerville témoigna sur la mort du Capitaine, accrut encore l'amitié de Saint-Fal pour lui; car notre instituteur regretta sincèrement ce digne marin. Le Baron qui l'estimoit infiniment sut gré à Alfred de son attachement pour son oncle. Cette circonstance servit à

me faire remarquer que, lorsque l'ambition du Baron n'étoit pas mise en action, il étoit touché de tous les sentimens généreux, et je déplorai de nouveau l'effet des passions qui corrompent tout ce qu'elles approchent. Le père d'Agathe, instruit du legs que M. Delmord avoit fait à Jerville, l'engagea à mettre cet argent sur la compagnie des Indes; mais Alfred s'y refusa, sous prétexte qu'il comptoit le placer sur une terre qu'achetoit un de ses amis, qui avoit besoin de cette somme pour en terminer le paiement. M. d'Entragues le crut, ainsi que Saint-Fal et l'oncle de Jerville, et il n'en fut plus question.

Alfred fit toucher les lettres-de-change, et en conserva dans son portefeuille le montant qu'il changea en rescriptions des fermes. Il me disoit souvent : cet argent ne m'appartient point, il est à mon enfant, et puisqu'il n'a pu me servir à quitter la France avec Agathe, il sera employé tout entier pour mon fils et à

m'assurer des soins de la Ricard pour mademoiselle d'Entragues, et la discrétion de l'Abbé. Effectivement, chaque jour il leur faisoit de nouveaux présens, et ces cœurs si durs jusqu'alors, sembloient s'être attendris pour lui. En voyant l'Abbé sacrifier son opinion à un vil intérêt, j'apprenois mieux que jamais à distinguer le caractère de la véritable dévotion, de celle qui n'est, pour bien dire qu'une affaire de calcul, et qu'on adopte comme on choisit une profession. Mais si mon ame étoit attristée en trouvant chaque jour la maſse des humains moins digne de mon estime, elle s'élevoit en considérant de combien de vertus quelques êtres étoient capables. Saint-Fal, le vénérable Delmord et le sensible Jerville, me rendoient fière d'être de leur espèce. J'aimois à trouver dans mon instituteur les maximes de la véritable philosophie, et je me plaisois à moraliser avec lui tandis que je priois avec le vertueux pasteur et m'atendrissois avec Jerville, le seul homme que j'aie connu

qui sût vraiment parler le langage du cœur, et cela, parce que sa sensibilité ne le réduisoit point à de vaines déclamations, mais qu'elle étoit sans cesse en action. Du moment où il fut décidé que l'enfant d'Agathe naîtroit dans l'élisée où il seroit élevé jusqu'à l'âge de six ans, Jerville ne fut plus occupé que de ce qui pourroit lui procurer une existence douce et heureuse. Agathe, tout en ayant chaque jour plus d'affection pour cet être précieux qui lui faisoit déjà sentir son existence, ne pouvoit cependant se défendre de craindre plus que la mort qu'on devinât son secret. Elle trembloit lorsqu'il seroit né qu'on n'entendît les cris de son enfant ou qu'on ne l'aperçût. Alfred, combattu entre l'amour paternel et celui que lui inspire son amie, ne savoit comment les mettre d'accord. Enfin, il y a quelque temps que nous le vîmes arriver, avec l'air de la joie la plus vive, à l'élysée, où nous étions à l'attendre. Agathe lui demanda d'où lui venoit tant de gaieté. — Ah! ma bien-aimée, j'ai trouvé

le moyen de faire cesser vos inquiétudes. J'avois toujours pensé que le souterrain devoit avoir des embranchemens, et que peut-être il y avoit quelques salles destinées autrefois à servir de retraite aux êtres foibles qui habitoient le château de Vermur, lorsqu'il étoit investi par les ennemis. Occupé de cette idée, je me suis muni, ce matin, d'un flambeau, que j'ai allumé à l'entrée du souterrain, et mes recherches ont été parfaitement heureuses. Venez avec moi, mes belles amies, et vous verrez que le ciel semble nous protéger, en nous assurant une retraite sûre et commode pour l'enfant chéri dont l'existence doit faire mon bonheur. Nous le suivîmes, et après avoir fait environ deux cents pas dans le souterrain, il nous fit voir une porte qu'il n'avoit point remarquée jusqu'à ce jour, et dont les gonds, minés par le temps, avoient facilement cédés à ses efforts. Nous entrâmes dans une première pièce, que sa construction solide avoit préservée des outrages du temps. Elle parois-

soit avoir servi de vestibule à une autre qui la suivoit et qui conservoit encore quelque reste de beauté. Un pavé et des lambris de marbre, un énorme foyer, une lampe de bronze suspendue au plafond, où l'on voyoit encore des ouvertures destinées à reçevoir, par des conduits, l'air extérieur, prouvoit, qu'ainsi que Jerville l'avoit pensé, cette salle souterraine avoit été habitée, dans le temps des guerres des comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne, par les femmes des ancêtres d'Agathe. L'idée de la rétablir pour y elever son enfant, plut infiniment à mademoiselle d'Entragues, et elle l'adopta. La seule difficulté qu'elle vit à ce projet, fut l'inquiétude de l'indiscrétion des ouvriers employés pour rendre ce lieu habitable. Mais Alfred fit cesser cette crainte, en l'assurant qu'il se chargeoit à lui seul, aidé de la bonne Madelaine, de tous les travaux nécessaires. Nous crûmes pendant quelques temps qu'il ne pourroit y parvenir, mais il n'y a point encore un mois qu'il a com-

mencé à s'en occuper, et déjà on ne pourroit reconnoître ce lieu, où il passe toutes les nuits à travailler avec mille fois plus d'activité qu'on n'en pourroit attendre d'un mercenaire. Il est vrai que Madelaine, dont il s'occupe de développer les facultés, l'aide de tout son pouvoir. Bientôt les travaux seront terminés, et Agathe lui devra le double bonheur de n'avoir rien à craindre ni pour sa réputation ni pour l'existence de son enfant.

J'avois désiré qu'elle laissât ignorer à la Vicomtesse ce nouvel arrangement, mais Agathe qui pense qu'on peut enchaîner cette femme par la confiance, n'a point voulu me croire. Ainsi, madame de Launoi est instruite du secret du souterrain; puisse-t-elle n'en point abuser. Je pourrois peut-être l'espérer, si Robert n'étoit point son confident. Mais il paroît plus amoureux que jamais d'Agathe, et son amour me fait tout craindre, d'autant plus que mon père se laisse en-

tièrement conduire par lui. Je cache mes craintes à mon amie, assez de tourmens l'acccompagnent, et il n'est point de supplice qui ne me parût moins cruel que son existence. Chaque fois que les regards s'attachent sur vous, trembler que l'on ne s'aperçoive de votre déshonneur; voir dans chaque étranger un témoin dangereux; croire entendre dans chaque mot un reproche; se figurer, si l'on parle en secret à votre père, que c'est pour lui apprendre votre malheur, et regarder chaque nuage qui paroît sur son front, comme le précurseur de l'orage qui va anéantir votre existence; mieux vaudroit mourir! Lorsque je vois Agathe tourmentée sans cesse par les sottes observations de sa tante, qui ne peut comprendre pourquoi sa nièce qui est, dit-elle, élancée comme une biche, s'enveloppe d'une écharpe, et qu'à tout instant la grosse Comtesse vient déranger cette écharpe si nécessaire, pour faire admirer la beauté de la taille d'Agathe, qu'elle plaisante impitoya-

blement sur le rouge qu'elle met en secret pour remplacer ses belles couleurs, et encourage, par ses rires immodérés, le Vicomte à faire à mademoiselle d'Entragues, mille malices plus déplacées l'une que l'autre, et qui peuvent exposer la vie de l'enfant qu'elle porte, et dont cependant Agathe n'ose se fâcher, tant elle craindroit, en mettant la moindre prudence, qu'on ne devinât qu'elle a des raisons de se ménager; quand je la vois dissimuler les souffrances et les chagrins, inséparables de son état, sous un front riant, je me dis : il lui en eût bien moins coûté pour résister aux transports d'Alfred, et c'est avec raison que M. Delmord m'a souvent répété que pour chercher les plaisirs on ne rencontre qu'infortunes, tandis que quelque pénible qu'il paroisse de suivre les lois de la vertu sévère, elles seules conduisent au bonheur.

Huitième fragment.

Tout est fini pour moi, Alfred a

quitté ces lieux, et je ne le verrai plus; mon ame, froissée par la douleur, en a le cruel pressentiment. Ses adieux retentissent au fond de mon cœur. Je vois ses larmes en me recommandant son amie et son enfant. Je vous les confie, me dit-il, ah! Julie, veillez sur eux, si je rencontre la mort au lieu des lauriers que j'ose espérer de cueillir, ne les laissez point en butte aux méchans. Je vous remets les lettres de la Vicomtesse, pour que vous soyez toujours à même de lui en imposer, si elle trahissoit ses promesses. Puissions-nous nous revoir; mais si le ciel me refuse ce bonheur, que je vous doive, dans le séjour céleste, celui d'Agathe et de son fils. Ah! Jerville, tu ne connois par le cœur de Julie; tu ne sais pas que ta mort seroit son arrêt, et qu'elle ne pourroit vivre sur une terre que tu n'habiterois plus. Mais qu'importe ce que je sens; ce que j'éprouve, ce n'est point l'histoire de mes pensées que je dois tracer, mes sentimens et mon existence n'ont et n'auront

jamais pour personne aucun interêt. Ce dont il faut s'occuper, c'est de conserver le souvenir des événemens qui ont amené celui qui a forcé Jerville à s'éloigner de sa bien-aimée.

Déjà la terre commençoit à sortir du sommeil léthargique où paroissent la retenir les frimas pendant les tristes mois de l'hiver ; le soleil, en l'échauffant par degré, faisoit germer toutes les plantes, et l'amour promettoit à ses nombreux habitans de leur faire bientôt goûter ses douceurs. Agathe, dont la santé étoit parfaite depuis quelque temps avoit profité de ces premiers beaux jours pour recommencer ses promenades matinales, et ainsi, il ne se passoit pas une journée sans qu'elle ne se rendît à cheval à l'élysée. Presque toujours je l'y accompagnois, et je crois que je jouissois avec autant de plaisir qu'elle, des miracles que l'amour de Jerville pour son enfant y avoit opérés. Il n'avoit égargné ni peine, ni argent pour se procurer, dans les villes

voisines, tous les outils et les matériaux nécessaires à l'exécution de son projet; et pendant les longues nuits d'hiver, il les avoit conduits à l'antre du souterrain, du côté du bois. Il avoit mis tant d'activité, que tous les travaux étoient terminés avant les derniers jours d'avril. Les deux immenses salles souterraines, divisées par des cloisons, forment un appartement aussi commode que salubre. Car après s'être assuré que les conduits, destinés à recevoir l'air extérieur, donnent dans le lieu le plus solitaire du bois, il les a déblayés des terres qui, en s'éboulant, les avoient presqu'entièrement fermés. Des meubles d'une forme charmante et des couleurs les plus gaies, ornent l'intérieur de cette retraite où est réuni, dans tous les genres, tout ce qui peut servir à l'usage d'un enfant jusqu'à l'âge de sept ans, et la mère la plus prévoyante n'auroit pu mieux réussir à joindre en même temps les choses utiles à celles d'agrément. Il y a placé tout ce qui peut plaire à Agathe pour, dit-il,

rendre aussi douces que possible, les heures qu'elle déroberoit à la société, pour les consacrer à son enfant. Dans un cabinet sont renfermées toute espèce de provisions, et jusqu'aux remèdes qui doivent être nécessaires au moment où Agathe deviendra mère, et pendant les premières années de l'existence de son enfant. Des lampes brûlant sans cesse sont destinées à remplacer le jour, et des foyers ménagés dans toutes les pièces, à en faire disparoître une fraîcheur qui pourroit être malsaine.

La partie du souterrain qui conduit de la grotte à cette retraite, est disposée de manière à offrir dans les entrailles de la terre, un jardin presqu'aussi agréable qu'on pourroit l'espérer sur sa surface. C'est ici, nous dit Jerville, la dernière fois que nous le vîmes dans ce lieu, que ce pauvre petit fera ses premiers pas. Je suis certain qu'il s'y trouvera heureux, parce que dans l'enfance on n'éprouve point encore cette in-

quiétude qui donne le besoin de varier des jouissances toujours au-dessous de nos désirs ; pour moi, ajouta-t-il, je n'en formerai aucun, si je puis souvent le voir jouer sur ce tapis de mousse, aux pieds de mon Agathe ; car, je le sens, toutes mes facultés seront employées à les chérir tous deux.

Nous étions arrivés de bonne heure dans le souterrain, et il en profita pour nous en montrer tous les détails, comme s'il eût pressenti qu'il n'en auroit pas une seconde occasion. Madelaine étoit avec nous, et il nous faisoit admirer combien son intelligence s'étoit accrue. Il étoit parvenu à lui faire comprendre par ses gestes que dans peu elle auroit un enfant à soigner. Il lui avoit montré l'usage de chacune des choses renfermées dans le logement qui lui étoit destiné ; et il nous prouva clairement qu'on pouvoit entièrement s'en rapporter à elle pour élever son enfant. Non-seulement, ajouta-t-il, j'ai formé sa dis-

crète gouvernante, mais je me suis occupé de l'éducation de sa nourrice, et il fit un signe à Madelaine, qui, un instant après, rentra avec une chèvre magnifique prête à mettre bas. Elle fut se coucher aux pieds d'Agathe et la caressa comme l'eût pu faire le chien le mieux dressé. Vous voyez, mon amie, que vous n'aurez rien à craindre quand ce bon animal alaitera notre enfant; sûrement j'eusse préféré qu'il pût être nourri par vous, mais puisqu'il faut renoncer à ce bonheur, au moins n'aurons-nous point à redouter qu'il suce avec le lait de cette chèvre le germe d'aucune passion honteuse, et il est peu de nourrice avec laquelle on puisse avoir la même assurance. Les heures s'étoient écoulées ainsi sans que nous nous en fussions aperçus. Enfin Agathe se rappela que celle où elle rentroit ordinairement, devoit être passée, et nous nous séparâmes de Jerville.

Il nous avoit prévenus qu'il ne

pourroit venir à Vermur qu'à la fin de la semaine, parce qu'il seroit retenu à Valenciennes pour une petite guerre qui devoit avoir lieu deux jours après celui où nous étions. Ce temps paroissoit bien long à Agathe, mais malgré le sentiment très-tendre qu'elle ressentoit pour Jerville, elle n'étoit point de ces femmes qui veulent que l'homme qu'elles aiment, renoncent, pour elles, à leurs devoirs, et son amant lui eût été moins cher s'il n'eût pas eu l'estime de ses chefs et de ses camarades; aussi elle ne se plaignit pas, et se contenta de demander à Alfred de ne pas retarder d'une minute celle où ils pourroient se revoir.

Depuis le moment où Agathe m'avoit appris qu'elle alloit être mère, je n'avois presque point quitté Vermur. Cela m'avoit été d'autant plus facile que le Baron, qui avoit toujours montré pour moi une grande affection, étoit enchanté que je fusse auprès de sa fille, et que mon père et mon frère, à qui ma

société étoit plus gênante qu'agréable, étoient loin de s'y opposer. Il y avoit près de deux mois que je n'avois été à Valenciennes, lorsque Jerville y passa une semaine de suite; et je dois avouer à ma honte, que le respect humain put seul m'empêcher d'y faire un voyage pendant ce temps qui me parut d'une longueur insupportable; je ne prévoyois pas alors qu'il en précédoit un qui me sembleroit bien plus douloureux.

Le lendemain que nous avions vu Jerville à l'élysée, la présidente de *** arriva de très-bonne heure à Vermur. Mademoiselle Ricard vint nous dire qu'elle étoit montée sur-le-champ dans le cabinet du Baron, qui y avoit fait servir à déjeuner; cela nous surprit et nous inquiéta. Madame de *** ne fit qu'une très-courte visite à Agathe en quittant le Baron : nous crûmes trouver quelque chose d'embarrassé dans ses manières; mais lorsque nous revîmes le Baron à dîner, et qu'à son air parfaitement calme nous imagi-

nâmes que sa vieille voisine n'étoit venue que pour le consulter sur ses titres ou ses procès, nous ne pensâmes plus à son apparition au château.

M. d'Entragues, depuis le voyage du duc de N***, sans avoir renoncé à ses espérances sur le ministère, sembloit cependant avoir ajourné l'exécution de ses vues. Il étoit, à ce que nous disoit Saint-Fal, moins fertile en projets, et ne s'occupoit qu'à remettre en ordre les nombreux mémoires qu'il avoit envoyés sur toutes les parties de l'administration depuis vingt ans. La patience avec laquelle le philosophe débrouilloit ces productions fort peu claires, avoit encore accru l'attachement du Baron pour lui, aussi n'avois-je pas été fort étonnée en le voyant, pendant les huit jours où Jerville fut absent de Vermur et qui suivirent la visite de madame de ***, constamment enfermé avec M. d'Entragues. Je connoissois si parfaitement l'affection de notre instituteur pour Jerville et Agathe, que je ne

trouvois rien de plus heureux pour eux, que l'espérance que le Baron prendroit, en Saint Fal, une parfaite confiance. La Vicomtesse en paroissoit inquiète, et cette inquiétude me sembloit d'un heureux augure, comme si je n'eusse pas dû savoir que personne au monde ne pourroit jamais avoir aucun empire sur le père de mon amie, et qu'il ne connoissoit point d'intérêt qui ne dût céder à sa volonté.

Enfin, Jerville étoit libre, et on l'attendoit à Vermur pour l'heure du dîner. Je fus étonné de voir arriver avec lui son oncle, qui depuis la mort de son frère, vivoit dans la retraite la plus absolue. Le Baron les accueillit tous deux avec la plus grande affection, mais cependant je remarquai qu'il avoit un air extrêmement pensif, et à ma grande surprise, en sortant de table, il emmena dans son cabinet Alfred, M. Delmord et Saint-Fal . . . .

Fin de la troisième Partie.

